Un monde qui s'annonce : la réception critique de l'œuvre simonienne dans les pays anglophones (1959-1989)

Ilias Yocaris

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/387>

DOI : 10.4000/ccs.387

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 8 juillet 2016

Pagination : 217-259

ISBN : 978-2-7535-4876-3

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Ilias Yocaris, « Un monde qui s'annonce : la réception critique de l'œuvre simonienne dans les pays anglophones (1959-1989) », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 11 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2017, consulté le 07 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/387> ; DOI : 10.4000/ccs.387

UN MONDE QUI S'ANNONCE : LA RÉCEPTION CRITIQUE DE L'ŒUVRE SIMONIENNE DANS LES PAYS ANGLOPHONES (1959-1989)

Ilias YOCARIS
Université de Nice – Sophia Antipolis

1. REMARQUES INTRODUCTIVES

De toute évidence, l'impact des ouvrages simoniens dans les pays anglophones a été assez inégal : si Claude Simon n'a jamais acquis auprès du grand public une notoriété exceptionnelle¹, ses fictions ont en revanche attiré assez vite l'attention des milieux universitaires, engendrant ainsi à partir des années 1960 une vaste littérature critique dont la richesse et la vitalité sont tout à fait remarquables. Plus d'un demi-siècle plus tard, le moment est venu, nous semble-t-il, de rendre hommage à cette littérature, afin de mettre en évidence les lignes de force qui la traversent et les orientations interprétatives qu'elle a adoptées au fil des années. En raison de son ampleur, notre corpus sera traité en deux temps : dans les pages qui suivent, nous nous focaliserons sur les études critiques de la période 1959-1989 ; celles de la période 1990-2016 feront l'objet d'un compte rendu ultérieur. Par ailleurs, nous avons pris en considération tous les travaux sur Simon émanant du monde anglophone (Royaume-Uni, États-Unis, Canada, Australie), y compris les études publiées en français². Enfin, compte tenu de l'importance

1. Voir Carroll 1987 : 55, Ellison 1987 : 303, 317 n. 1.

2. Pour simplifier les choses, nous parlerons désormais dans tous les cas de figure de « critique anglophone » et de « simoniens anglophones ».

de l'enjeu et du manque de place, il a fallu exclure du corpus la critique journalistique, les études universitaires non validées par des publications (communications, mémoires de recherche...) et la sitographie en langue anglaise : celles-ci devraient à notre sens faire l'objet d'une étude à part.

2. UNE ÉTONNANTE VARIÉTÉ D'APPROCHES

Avec le recul, la montée progressive en puissance des simoniens anglophones lors de la période 1959-1989 ne peut que susciter l'admiration, compte tenu de leur dynamisme et de l'étendue des territoires inconnus qu'ils ont permis de cartographier : pour paraphraser la formule de Heidegger citée en épigraphe dans *La Bataille de Pharsale*, avec eux on a affaire à un monde qui s'annonce³ ! Dans les pages qui suivent, nous nous attacherons à recenser les différents types d'approches de l'œuvre simonienne qui ont émergé dans les pays anglophones, souvent avec une ou deux décennies d'avance sur le reste du monde... Les études que nous avons retenues feront l'objet d'une synthèse critique, mais aussi – quand nécessaire – d'une confrontation avec d'autres travaux sur Simon. Notre corpus s'étale sur 30 ans : de 1959 (date de la première étude sur Simon issue de l'univers anglophone⁴) jusqu'en 1989 (date de la publication de *L'Acacia*, qui marque indéniablement un tournant dans les études simoniennes toutes tendances confondues). Comme nous allons le montrer, les chercheurs anglophones sont en mesure de soumettre les fictions simoniennes à des perspectives herméneutiques extrêmement variées, introduisant des innovations théoriques et techniques dont l'apport s'avérera souvent déterminant.

2.1. Approches comparatives

Les approches comparatives de l'œuvre simonienne sont assez prisées par les critiques anglophones, mais portent sur un nombre relativement limité d'auteurs et d'ouvrages. Comme on pouvait s'y attendre, les ouvrages de Simon ont assez vite donné lieu à des rapprochements avec d'autres Nouveaux Romans. Ainsi, John K. Simon (1965) étudie en parallèle *L'Herbe*, *La Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet et *La Modification* de Michel Butor. Comme il le souligne, l'écriture néo-romanesque dans son ensemble vise à fusionner

3. Voir *BP*, 685, Heidegger 1964 : 97-100.

4. V. Guicharnaud 1959.

sujet et objet, affaiblissant la coupure entre le monde extérieur et la personnalité de l'artiste⁵. Il insiste dès lors sur le perspectivisme radical qui se fait jour dans le Nouveau Roman : le point de vue et l'action ne peuvent être considérés isolément (« point of view and act can no longer be held in isolation », Simon 1965 : 153). Avec une perspicacité tout à fait étonnante, il souligne même qu'il existe un continuum entre point de vue objectivant et point de vue subjectivant chez Butor, Simon et Robbe-Grillet : dans leurs œuvres respectives, on parcourt toutes les étapes entre un monisme purement solipsiste et l'effondrement total du sujet devant la plénitude du monde extérieur. En revanche, il est impossible de le suivre quand il affirme que *L'Herbe* donne à voir *dans son ensemble* une coupure radicale entre le « sujet observant » (Louise) et le monde qui l'entoure : à ses yeux, ceci est dû au fait qu'il n'y aurait aucune tension entre sujet et objet dans les récits simoniens. Bien entendu, on a affaire en l'occurrence à une extrapolation arbitraire : une « coupure » entre sujet et objet peut bien apparaître dans les récits simoniens, mais sa portée (y compris dans *L'Herbe*) est strictement locale, dans la mesure où le référent fictionnel n'est jamais envisagé « tel qu'il est objectivement » dans sa totalité (cf. *infra*, 2.3.2.). Vingt ans après J. K. Simon, Katherine Passias (1985) aborde la même problématique, en examinant la construction du point de vue dans *La Modification* et *La Route des Flandres*. Elle affirme ainsi que *La Route des Flandres* esquisse un univers fictionnel subordonné dans son ensemble au point de vue subjectif de Georges : celui-ci formerait un cadre unifié de manière sous-jacente (« [an] underlying unified psychological frame », Passias 1985 : 336), y compris dans les passages narrés au passé simple et à la troisième personne ! Une analyse détaillée du roman montre en fait qu'il n'en est rien⁶. Arnold Weinstein (1974), quant à lui, procède à une confrontation entre la *Recherche du temps perdu*, *La Route des Flandres*, *Dans le labyrinthe* de Robbe-Grillet et plusieurs nouvelles de Borges. À ses yeux, ces ouvrages donnent à voir une autonomisation progressive de l'écriture, qui se traduit chez Simon par une dérive formaliste de plus en plus visible au fil des années. Or, ce qui fait tout l'intérêt de *La Route des Flandres*, c'est que le dispositif formel mis en place dans le roman (un système de renvois analogiques particulièrement rigide) fait sens au plus haut point : il reproduit parfaitement la vision chaotique du « réel » qui émerge dans l'esprit hébété de Georges.

5. Simon expliquera effectivement plus tard que la « coupure dualiste » entre sujet et objet est un leurre à ses yeux : Voir *DS*, 892.

6. Voir p. ex. Zemmour 2008 : 77 *et passim*.

Enfin, Armine Kotin Mortimer (1981) étudie l'*explicit* de trois ouvrages: *La Bataille de Pharsale*, *La Modification* et *Tous les hommes sont mortels* de Simone de Beauvoir. Elle met en évidence l'interpénétration entre O. et l'auteur impliqué (l'« o-teur ») qui le met en scène dans *La Bataille de Pharsale*, et analyse la boucle étrange (*strange loop*⁷) qui s'esquisse dans les dernières lignes du roman en la rattachant au paradoxe omniprésent du mouvement immobile.

D'autres chercheurs se sont intéressés aux rapports entre l'œuvre simonienne et celle de Proust. Randi Birn (1977) insiste ainsi sur la rupture philosophique et esthétique de Simon avec son illustre prédécesseur dans *La Bataille de Pharsale*. Sa réflexion reste toutefois assez éloignée de la vivante complexité du texte simonien: en effet, elle ignore les synergies sémiostylistiques très poussées qui se développent entre celui-ci, les fragments de la *Recherche* qu'il englobe et le contexte original de ces fragments, alors qu'il s'agit d'un enjeu central dans le récit simonien... Michael Riffaterre (1988; cf. *infra*, 2.3.1.) viendra réparer cet oubli quelques années plus tard.

Simon ayant à maintes reprises évoqué dans ses interviews l'influence de William Faulkner, certains analystes ont confronté *Le Vent* et *La Route des Flandres* à *Absalom, Absalom!* En s'appuyant essentiellement sur *Le Vent*, Alastair B. Duncan (1973) met ainsi en évidence un certain nombre de points communs entre Simon et Faulkner, aussi bien sur le plan thématique que sur le plan stylistique: les deux privilégient une écriture de la sensation; les deux mettent en scène des personnages dont la mémoire re(con)stitue le passé de façon fragmentaire, discontinue; les deux utilisent le langage pour créer des moments de stase et des effets visuels, en recourant notamment à un emploi stylistiquement marqué du participe présent⁸; les deux enfin utilisent systématiquement des modalisateurs aléthiques de toutes sortes (« peut-être », « sans doute », « possibly », « probably », « doubtless »...), ce qui illustre la difficulté de parvenir à une vision définitive, finale de quelque action ou événement que ce soit (« the difficulty of reaching a final, a definitive view of any action or event », Duncan 1973: 248). La réflexion menée par Duncan sera plus tard prolongée par Stuart Sykes (1979b) et Evelyn Cobley (1988). Sykes affirme que *La Route des Flandres* et *Absalom, Absalom!* illustrent et thématisent à la fois l'aptitude du langage à dramatiser le passé (cf. Pugh 1971: 36), sans pouvoir toutefois le fixer une fois pour toutes. Le roman simonien mettrait ainsi en évidence l'échec des mots, la défaite

7. Voir McHale 1987: 111.

8. Voir Zemmour 2005: 179-182, 187.

du langage en tant qu'outil de reconstitution (« the defeat of language as a reconstructive tool », Sykes 1979b : 355). Or, une telle conclusion ne résiste pas à une analyse approfondie de *La Route des Flandres* : Sykes ne prend pas en considération, entre autres, la métaphorisation des textures narratives, figurales, énonciatives et isotopiques du roman, qui amplifie considérablement son impact référentiel⁹. Plus audacieuse que Sykes, Cobley propose une lecture intégralement postmoderne de *La Route des Flandres*, en pointant l'aspect acentré du roman sur le plan énonciatif et le scepticisme ontologique radical qui sous-tend la vision du monde simonienne. Les circonstances entourant la mort du capitaine de Reixach constituent un référent fictionnel éminemment énigmatique, qui demeure insaisissable pour Georges et se voit remplacé par de pures constructions langagières : afin de penser l'indisociabilité entre ce référent et les formes verbales qu'on utilise faute de mieux pour l'appréhender, Cobley recourt au concept derridien de *supplémentarité*¹⁰. Enfin, Diane Leonard (1976) et John Fletcher (1981a) choisissent de comparer d'autres ouvrages de Simon et de Faulkner. La première confronte *L'Herbe* à *The Sound and the Fury*, en listant un certain nombre de similitudes et de contrastes thématiques entre les deux romans. Le deuxième étudie le traitement réservé au thème du mal dans *Sanctuary* et *Gulliver*.

Citons enfin pour mémoire un certain nombre d'études comparatives reposant sur des rapprochements parfois inattendus. Ainsi, Fletcher (1975) procède à des parallélismes qui ne sont pas toujours convaincants, en confrontant par exemple *Le Palace* au *Troisième Livre sur Achim* d'Uwe Johnson, ou encore *Histoire* à *A House for Mr. Biswas* de V.S. Naipaul. Salvador Jiménez-Fajardo (1981) dégage un certain nombre de similitudes entre les fictions simoniennes et les œuvres de Cortázar (*Marelle*, *62 Maquette à monter*), de Borges (« L'Immortel »), de Carpentier (*Chasse à l'homme*) etc. Enfin, Leonard (1983) étudie les relations entre photographie et discours littéraire dans les œuvres de Zola, de Breton et de Simon, en articulant sa problématique autour du concept de « réalisme ».

2.2. Approches philosophiques

En raison de leur complexité stylistique, des questionnements ontologiques dont ils sont l'écho et des transgressions conceptuelles qui s'y font

9. Voir Yocaris 2013b : 563, 2013c : 906-907. Voir aussi *infra*, 2.3.1.

10. V. Derrida 1967 : 423 *et passim*.

jour (cf. Evans 1988), les ouvrages de Simon se prêtent par définition à des lectures philosophiques de toutes sortes. Les critiques anglophones qui se sont engagés dans cette direction ne sont pas très nombreux, mais leurs travaux constituent indéniablement une avancée sur le plan herméneutique : en effet, ils se sont attachés à aborder leurs corpus respectifs sous un angle interdisciplinaire, en important du domaine philosophique des outils conceptuels et des techniques d'analyse qui ont profondément renouvelé les études simoniennes.

2.2.1. *Approches phénoménologiques*

Claude Simon ayant clamé *urbi et orbi* qu'il s'attache à décrire dans ses œuvres « [non] pas le monde extérieur mais sa projection en nous » (Simon 1969 : 182), l'intérêt d'une approche phénoménologique de son œuvre paraît évident. Comme le montre John Sturrock (1969), les romans simoniens de la période 1945-1967 sont effectivement le fruit d'un projet littéraire qui semble recouper en grande partie les recherches des phénoménologues¹¹ : « *What he [Simon] is trying to carry out is the task prescribed by the phenomenologists of re-situating objects [...] in the immediate certainty of their first appearance in the conscious mind*¹² » (Sturrock 1969 : 47). Le gain interprétatif obtenu par une telle hypothèse de travail est conséquent : elle permet notamment d'expliquer la non-linéarité des récits simoniens, dont le fonctionnement mime à certains égards la complexe interpénétration de nos représentations mentales. Ses limites, toutefois, apparaissent clairement quand Sturrock explique que Simon élabore des univers fictionnels confinés dans un seul esprit (« *confined within a single mind* », *ibid.* : 65) : des personnages comme Georges dans *La Route des Flandres* ou encore le protagoniste de *Histoire* (voire Louise dans *L'Herbe*) seraient ainsi des focalisateurs dont la conscience filtrerait et unifierait le « réel » fictionnel *dans sa totalité*. Bien entendu, tout cela n'est guère convaincant : contrairement à ce qu'affirme Sturrock, le point de vue dans les romans de son corpus ne cesse de fluctuer, échappant *de facto* au contrôle d'un foyer de perspective unique et unitaire. Ainsi, des phénomènes comme les énallages successives de personne dans

11. Comme en témoigne du reste l'intérêt de Maurice Merleau-Ponty pour *La Route des Flandres* : cet intérêt est bien connu (voir Merleau-Ponty 1996 : 204-220), et légitime évidemment le choix d'aborder les fictions simoniennes sous un angle phénoménologique.

12. « [C]e que Simon tente d'accomplir, c'est la tâche assignée aux phénoménologues de re-situer les objets [...] dans la certitude immédiate de leur première apparition à la conscience. »

La Route des Flandres, les « glissements de perspective » (Hesbois 1976: 147) observables dans *L'Herbe* ou encore l'interpénétration (du point de vue) de l'oncle et du neveu dans *Histoire* demeurent inexplicables si l'on s'en tient à une approche strictement phénoménologique, ou bien nécessitent l'introduction de postulats interprétatifs *ad hoc* qui ne reposent sur aucun fondement linguistique¹³. Le dispositif critique élaboré par Sturrock a donc une portée exclusivement *locale*: on peut le mettre à profit pour décrire des séquences discursives isolées où le point de vue narratif reste homogène, mais son application à un roman donné dans son ensemble découle d'une extrapolation manifestement injustifiable¹⁴.

2.2.2. *Approches déconstructivistes*

Compte tenu du mépris souverain manifesté par les critiques francophones vis-à-vis de la philosophie postmoderne dans les années 1970 et 80, on n'est pas étonné de constater que les approches déconstructivistes ont été pendant longtemps l'apanage du monde anglophone. Le trait distinctif le plus marquant de ces approches est qu'elles combinent une dimension critique et une dimension métacritique. En effet, leurs tenants s'attachent à mettre au jour les zones de flou, les contradictions et les incohérences qui subsistent d'une part dans les ouvrages de Simon eux-mêmes, d'autre part dans le discours théorique et critique qui leur est consacré. À cet égard, l'essai de David Carroll (1982) constitue à coup sûr un tournant. Profondément influencé par les travaux de Jacques Derrida¹⁵, Carroll, qui se présente plus ou moins comme un déconstructiviste hétérodoxe, entend montrer que les textes simoniens sont pour la plupart animés par un mouvement centrifuge qui les rend irréductibles à toute forme d'unification: leur diversité ne saurait être subordonnée à l'unité d'un point de vue subjectif, en raison de leur profonde hétérogénéité énonciative (cf. 2.2.1., 2.3.2.); en même

13. Brian T. Fitch (1964: 211) affirme ainsi ce qui suit à propos des énallages de personne observables dans *La Route des Flandres*: « [P]our les besoins de la vraisemblance, il faudrait imaginer que là où le roman est à la première personne, Georges se parle à lui-même et que là où il est à la troisième, il se voit ». Or, rien dans le récit simonien ne permet d'étayer une telle affirmation; de surcroît, on ne voit pas pourquoi il faut à tout prix s'en tenir à des lectures préservant la « vraisemblance » si leur pouvoir intégratif est par ailleurs insuffisant...

14. Cette constatation vaut pour les romans les plus transgressifs de la période examinée par Sturrock (*L'Herbe*, *La Route des Flandres*, *Le Palace* et *Histoire*): des textes comme *Le Vent* sont plus homogènes sur le plan énonciatif, ce qui semble légitimer (jusqu'à la preuve du contraire) une approche intégralement phénoménologique.

15. Voir notamment Derrida 1967, 1972.

temps, elle ne saurait non plus être subsumée par une unité purement formelle (comme le voulait le structuralisme ricardolien), parce que cela reviendrait à privilégier arbitrairement leur signifiant comme seul et unique vecteur de sens. Qui plus est, certains d'entre eux découlent peut-être d'une pluralité de programmes scripturaux divergents qui se télescopent (cf. Piat 2005 : 211), générant ainsi des dispositifs langagiers et des significations qui sont à la fois incompatibles et indissociables. Carroll sous-estime probablement le potentiel unificateur d'une approche formaliste « ouverte » (non ricardolienne) des fictions simoniennes¹⁶. Ceci étant dit, son insistance sur ce qui relève de la *différence* et non plus de l'*identité* dans les romans de son corpus constitue indéniablement une avancée importante sur le plan interprétatif : elle s'est effectivement avérée féconde, et fut légitimée par des recherches ultérieures (voir p. ex. Rioux-Watine 2007 : 340-343 *et passim*). La réflexion menée par Carroll a été plus tard prolongée par d'autres critiques. Ainsi, Mark Andrews (1987) montre qu'un roman comme *Triptyque* peut donner lieu à plusieurs parcours de lecture différents, susceptibles d'engendrer des rapprochements textuels et des significations à géométrie variable. De son côté, Françoise Dupuy Sullivan (1988) propose une approche déconstructiviste de *Histoire*, roman décrit comme un espace textuel « marqué par sa "syntaxe indécidable" créée par la perte d'origine, par la résistance au cadrage, par la résistance à la relève totale » (Dupuy Sullivan 1988 : 364).

2.3. Approches formalistes

Les approches formalistes s'attachent à décrire dans une perspective herméneutique les faits de langue observables dans les fictions simoniennes, que ceux-ci relèvent de l'énonciation, de la syntaxe, de la construction narrative, du choix et de la disposition des figures de style, de la présence de références intertextuelles, des codes sémiotiques mobilisés etc. Mieux que tout autre courant critique, sans doute, elles reflètent les préoccupations scripturales de Simon lui-même. En effet, ce dernier a toujours revendiqué pour ses œuvres une crédibilité artistique reposant sur des propriétés et des corrélations pure-

16. En effet, d'autres critiques ont montré par la suite que celles-ci sont en réalité structurées par des réseaux morphosémantiques très complexes qui mobilisent toutes les ressources sémantiques de la langue, sans se limiter en aucun cas aux seuls signifiants : v. Neumann 1983, Sarkonak 1986a : 131-158, Berthomieu 2013. Voir aussi *infra*, 2.3.1.

ment formelles¹⁷. Dans les fictions simoniennes, la matière verbale fait l'objet d'un travail de stylisation qui vise à accroître son potentiel investigateur, en harmonisant des unités discursives a priori hétéroclites : chacune d'entre elles entre en résonance avec la totalité du récit qui l'englobe, ce qui démultiplie de façon très spectaculaire son rendement sémiotique et son impact référentiel. La critique anglophone a su mettre en évidence les invariants processuels liés à une telle démarche, grâce à des travaux de recherche qui représentent un acquis précieux pour les simoniens d'aujourd'hui.

2.3.1. *Approches sémiostylistiques*

Le point de départ des approches sémiostylistiques, c'est la constatation que chacun des récits simoniens est « une machine à changer les sens » (Ricardou 1971 : 28) de ses différents constituants. En effet, Claude Simon adopte délibérément une démarche scripturale holistique : la « linguistic intricacy » (Duffy 1985a : 31) qui permet de corréler les composantes de ses romans confère à ces dernières des sursignifications de toutes sortes, qui émergent en fonction d'un projet littéraire d'ensemble¹⁸. Ce *modus operandi* a été magistralement analysé par S. Sykes (1979a) : avec une virtuosité remarquable, Sykes a montré que les romans simoniens donnent à voir un fonctionnement globalisant¹⁹, puisque chacun d'entre eux repose dans sa totalité sur un agencement formel spécifique qui oriente le déploiement des données discursives et se voit modélisé par des mises en abyme appropriées. Ainsi par exemple, « *La Bataille de Pharsale* se soumet entièrement à la figure du triangle et de ses multiples avatars » (Sykes 1979a : 130), puisque le roman est conçu comme un triangle avec un espace vide en son milieu²⁰. Or, de tels dispositifs ne visent pas seulement à mettre en évidence la matérialité discursive des récits simoniens, comme l'affirmaient dans les années 1970 Jean Ricardou et ses disciples : ils permettent aussi de faire du roman « l'instrument d'une prise de conscience toujours plus exigeante de notre connaissance du monde » (Sykes 1979a : 168²¹), puisqu'ils confèrent aux formes verbales utilisées par Simon des prolongements référentiels iné-

17. Voir p. ex. *DS*, 896.

18. Voir p. ex. Simon 1972b : 92 (*CE I*, 1198-1199).

19. Comme Sykes (1978 : 39) le souligne dans une autre étude, « a Simon text has to be re-read and seen as whole » (un texte de Simon doit être relu et considéré comme un tout).

20. Voir aussi Ricardou 1971 : 149-150.

21. Voir Gilbert 1975 : 116 ; v. aussi *infra*, 2.6.2.

aits. Ainsi, et quoique Sykes passe sous silence ce fait de style, la forme dans *La Bataille de Pharsale* renvoie aussi à la disparition du Dieu chrétien (symbolisé, comme Simon le rappelle fort opportunément dès les premières lignes du roman²², par un triangle avec un œil au milieu). Le lecteur est ainsi invité à penser le monde qui l'entoure comme un univers acentré, dépourvu de tout Dmiurge et gouvern par le seul hasard...

Les travaux critiques de S. Sykes ont t plus tard complts par d'autres exgtes de Simon, qui ont largi et approfondi son programme de recherche. Guy Neumann (1983) a voulu montrer dans le dtail en quoi consiste la dimension holistique des fictions simoniennes : il s'est donc attach « cartographier » *Triptyque* et *Leon de choses*, afin de mettre au jour les rseaux morphosmantiques qui sous-tendent les deux romans et permettent d'en unifier partiellement la matire fictionnelle. L'apport de son ouvrage est important, d'autant qu'il a t le premier simonien exploiter les ressources de la smantique componentielle en procdant des analyses smiques assez approfondies. De son ct, Ralph Sarkonak (1986a, 1986b) a brillamment reconfigur le formalisme d'inspiration structuraliste, en liminant un certain nombre d'interdits mthodologiques qui limitaient sa porte interprtative. Comme il l'a dmontr, le rseau de correspondances intratextuelles qui se dveloppe dans les rcits simoniens n'entrave pas le fonctionnement rfrentiel de ces derniers, contrairement ce qu'affirmait la critique d'obdience ricardolienne. En effet, le systme de renvois internes qui permet de structurer tel ou tel roman acquiert toutes sortes de significations mtaphoriques, ce qui est du reste signal par Simon dans ses textes thoriques²³. Ainsi par exemple les correspondances distance qui se font jour dans *Histoire* figurent « une vision stroscopique du temps » (Sarkonak 1986a : 164), mimant au niveau structural l'image des cartes postales parpilles sur le lit de la mre du protagoniste : « tout tait arrt maintenant prsent immobilis tout l dans un mme moment jamais les images les instants les voix les fragments du temps du monde multiple fastueux inpuisable parpills sur un lit de mourante » (*Hist.*, 404). Cette mtaphorisation gnralise des structures narratives (Sarkonak parle de « textualisation ») confre l'criture simonienne une dimension minemment *participative* : en effet, c'est le lecteur qui (re) constitue le rfrent vis, en choisissant de confrer tel ou tel agencement

22. Voir *BP*, 569-570. Voir aussi Yocaris & Zemmour 2010 : 291-292.

23. Voir p. ex. Simon 1977 : 42 ; *DS*, 901-902.

discursif des sursignifications qui rendent possible une « extension des possibilités de la langue » (Riffaterre 1983 : 42).

D'une importance décisive, le protocole méthodologique progressivement élaboré dans les travaux de Sykes, de Neumann et de Sarkonak sera encore affiné par Michael Evans (1988), dont l'essai sur Simon constitue à plusieurs égards l'aboutissement du formalisme structuraliste. Evans reprend à son compte tous les acquis méthodologiques hérités de la critique ricardolienne, en les articulant autour d'un enjeu fondamental : l'impact dévastateur des innovations stylistiques introduites par Simon, qui font exploser les cadres narratifs hérités des romans classiques. Le concept de « cadre » (*frame*) est emprunté aux travaux de certains formalistes Russes (I. Lotman, B. Ouspenski). Evans l'utilise pour désigner deux types d'agencements discursifs dans les fictions romanesques : d'une part ceux qui rendent perceptible la limite séparant l'œuvre d'art verbale de l'univers extratextuel ; d'autre part ceux qui permettent d'abymer ce processus de délimitation et de circonscrire les différents points de vue projetés sur le référent fictionnel, ainsi que les différents types de discours narratif utilisés. Or, les fictions simoniennes de la période 1958-1975 reposent au contraire sur une intrication d'espaces ontologiques, de perspectives narratives et de configurations discursives mutuellement incompatibles visant à créer des effets de « frame transgression » (Evans 1988 : 11) sans cesse plus sophistiqués²⁴. Evans s'attache donc à analyser ces effets en insistant sur leur ancrage dans un contexte conceptuel et historique plus vaste : ils sont liés (en substance) à l'émergence d'une vision du monde typiquement postmoderne²⁵, axée sur le principe de l'*articulation transgressive*.

Les travaux de Sykes, de Neumann, de Sarkonak et d'Evans forment en quelque sorte le noyau dur des approches sémiostylistiques. Ils sont utilement complétés par d'autres études, portant sur des enjeux et des corpus assez variés. Tout d'abord, certains analystes ont tenté de mener une réflexion approfondie sur la dimension holistique de l'écriture simonienne, en travaillant (à l'instar de Guy Neumann) sur des corpus textuels relativement restreints. Ainsi, Anthony Cheal Pugh (1976) étudie les interac-

24. Le prototype de ces effets est fourni dans *Les Corps conducteurs*, où le papillon figurant sur la photo des soldats Sud-Américains finit par sortir littéralement de son cadre pictural pour investir un espace ontologique indéterminé : « À l'approche du chef de la colonne le papillon prend de nouveau son essor, volette un moment, incécis, comme ivre, puis disparaît sur la droite hors du rectangle de la photographie » (CC, 481).

25. Voir n. 53.

tions textuelles à distance qui se font jour quand on confronte *Le Tricheur* à *Triptyque*. Comme il l'explique, certaines composantes du premier roman réapparaissent dans le deuxième, où elles font l'objet d'un redéploiement : il s'esquisse ainsi un processus de « réinscription/transformation » (Pugh 1976 : 147), qui constitue à n'en point douter une des caractéristiques les plus marquantes de l'écriture simonienne (comme l'ont confirmé des travaux ultérieurs²⁶). Neal Storrs (1983), quant à lui, tente de mettre au jour les prolongements conceptuels et stylistiques du thème de la liquidité dans *La Bataille de Pharsale*. Injustement méconnue, y compris par l'auteur de ces lignes, son étude montre que les invariants thématiques liés à la liquidité (destruction, érosion, interpénétration, décatégorisation...) renvoient tous au principe de la fusion assimilatrice, qui gouverne le roman dans sa totalité. Bon nombre de *frame transgressions* observables dans *La Bataille de Pharsale* ont partie liée avec ce principe : ainsi, l'interpénétration du narrateur et de son oncle donne lieu à un processus de fusion (« merging process », Storrs 1983 : 26) qui transpose l'idée de la fusion au niveau structural, créant ainsi un effet de « textualisation » très puissant. Par ailleurs, Storrs constate que les différentes unités discursives observables dans *La Bataille de Pharsale* fusionnent en partie entre elles, par le biais d'une sorte d'« échange moléculaire²⁷ » : cet échange rend possible « une circulation générale, une liquidité permanente²⁸ » des significations susceptibles d'être rattachées à chaque mot.

On mentionnera ensuite quelques travaux consacrés à la syntaxe et la construction phrastique dans les premiers romans de Simon. Jacques Guicharnaud (1959) analyse les invariants syntaxiques observables dans *Le Vent* et *L'Herbe* (surabondance de connecteurs logiques utilisés à contre-emploi, surabondance de comparaisons modalisées, surabondance de participes présents immergeant le lecteur dans le procès verbal et créant une dialectique entre continuité et discontinuité). Pour sa part, Brian T. Fitch (1964) examine l'emploi du participe présent dans les romans de la période 1957-1962, en insistant notamment sur les effets d'hypotypose qui en découlent. Enfin, Gerald Prince (1988) étudie (entre autres) l'emploi du marqueur (méta)énonciatif « c'est-à-dire » dans *La Route des Flandres* : comme il l'explique, ce marqueur est un pic fonctionnel résumant différents aspects du projet scriptural qui sous-tend le roman (remise en cause de la fonction

26. Voir Yocaris 2002 : 201-206.

27. Voir Sturrock 1969 : 44.

28. J. Ricardou, intervention dans la discussion qui suit Van Rossum-Guyon 1972 : 423.

communicationnelle du langage, intrication du niveau discursif et du niveau métadiscursif, mise en œuvre d'une esthétique de l'épanorthose, projection de points de vue différents sur le même référent, quête d'une vision totalisante etc.).

D'autres critiques s'intéressent à la manière dont Simon exploite à des titres divers le potentiel sémiotique et figural du langage romanesque. Ainsi, S. Sykes (1973) focalise son attention sur les mises en abyme : celles-ci fournissent au lecteur un indice quant à la conception de la fiction de l'écrivain (« a clue to the writer's conception of fiction », Sykes 1973 : 334), le guidant ainsi infailliblement dans les méandres des récits simoniens ; en même temps, elles mettent en évidence la matérialité verbale de ces derniers et offrent un aperçu en miniature des invariants narratifs et stylistiques qui les caractérisent ; enfin, elles permettent de pointer en filigrane la dimension cathartique des fictions littéraires. Dans un autre ordre d'idées, Joan Stevens (1975) procède à une étude comparée des images verbales utilisées dans *L'Herbe* et *Les Corps conducteurs*. *Last but not least*, une étude qui a fait date aborde sous un angle sémiostylistique les références intertextuelles observables dans les romans simoniens de la période 1960-1969. M. Riffaterre (1988), qui s'inscrit explicitement dans la lignée de R. Sarkonak, évoque dans son article les synergies discursives extrêmement sophistiquées qui se développent entre les œuvres de son corpus et leurs différents hypotextes. Avec une perspicacité tout à fait exceptionnelle, il signale ainsi que le contexte non cité de certains fragments de la *Recherche* insérés dans *La Bataille de Pharsale* est très révélateur : il entre en résonance avec le contenu thématique et la construction narrative du roman simonien, éclairant son fonctionnement d'une lumière nouvelle. Les coupures effectuées dans le texte de Proust fonctionnent en fait comme « des flèches directionnelles » (Riffaterre 1988 : 728), attirant l'attention du lecteur sur la partie du texte proustien qui est *tue* par Simon... alors/du fait même qu'elles la soustraient à son regard. Des recherches menées ultérieurement (cf. Yocaris 2008 : 320-322) ont pleinement confirmé les intuitions géniales de Riffaterre, et tendent à suggérer que le traitement des citations de Proust dans *La Bataille de Pharsale* vise à créer un effet de « textualisation » des plus ingénieux : de quoi s'agit-il ? Confronté à un texte (celui de Proust) isolé à dessein du contexte qui lui confère sa pleine signification, le lecteur doit comprendre qu'il en va de même pour le roman de 1969 : la signification réelle de ce dernier ne peut être comprise que s'il est confronté à

un contexte inconnu du lecteur, et lié (sans aucun doute) à la vie personnelle de Claude Simon.

2.3.2. *Approches pragmatylistiques*

Les approches pragmatylistiques portent (pour aller vite) sur la configuration énonciative des récits simoniens. Encore embryonnaires dans les années 1970-1980, elles constituent néanmoins un prolongement indispensable des approches sémiostylistiques, car celles-ci²⁹ sont beaucoup trop réductrices : pour bien mettre en évidence la dimension « réticulaire » des romans simoniens, la critique formaliste d'inspiration ricardolienne tendait à les isoler de leur contexte et à situer toutes leurs composantes sur le même plan, évacuant ainsi les questionnements portant sur l'intrication de voix narratives différentes, l'emploi des discours rapportés, la construction du point de vue des personnages, les interactions de tel ou tel ouvrage avec son entour pragmatique etc. Ces questionnements soulèvent des difficultés techniques et méthodologiques redoutables, qui sont loin d'avoir été toutes éliminées à ce jour... La critique anglophone a toutefois esquissé des pistes de recherche intéressantes, qui demeurent aujourd'hui d'actualité même si les techniques d'analyse utilisées dans ce domaine ne sont plus tout à fait les mêmes.

Deux critiques se sont intéressés au décentrement énonciatif qui caractérise la plupart des fictions simoniennes. Laure Hesbois (1976) étudie la gamme des voix narratives qui se font entendre dans *L'Herbe*, et aboutit à la conclusion que le roman est un « composé hybride où tend à s'effacer la distinction primaire récit-discours rapporté » (Hesbois 1976 : 147). En effet, la voix du narrateur à la troisième personne est sans cesse contaminée par la voix de Louise, ce qui génère des fluctuations de perspective contraignant le lecteur « à un continuel effort de mise au point » (*ibid.* : 148). Simon adopte en somme une technique narrative permettant de varier constamment le rapport entre celui qui raconte et l'objet de son récit³⁰ : la mobilité du point de vue qui en découle désoriente le lecteur, pris dans « un jeu de tourniquet affolant » (*ibid.* : 158). Celia Britton (1982) élargit la réflexion entreprise par Hesbois, en étudiant les zones de flou énonciatif observables dans les romans simoniens de la période 1957-1967. La présence de ces zones met à mal les concepts de « personnage » et de « point de vue unitaire » hérités du roman réaliste, détruisant ainsi l'illusion d'un référent qui préexisterait

29. Exception faite (si l'on s'en tient à la critique anglophone) des travaux de M. Evans.

30. Voir Silverman 1985 : 61-62.

à sa représentation. Dans le même ordre d'idées, Britton (1984) analyse également la construction narrative des *Géorgiques*, en insistant sur les phénomènes d'indétermination énonciative qui s'y font jour : ces phénomènes affaiblissent la distinction, introduite par Émile Benveniste, entre « sujet de l'énonciation » et « sujet de l'énoncé ». Par ailleurs, la confrontation des *Géorgiques* avec *Histoire* et *La Route des Flandres* donne lieu à des calculs pragmatiques assez complexes portant sur la cohérence présumée de l'univers narratif apparemment esquissé dans les trois romans : leurs protagonistes respectifs apparaissent en fait comme des entités faiblement discernables, un peu comme l'oncle et le neveu dans *La Bataille de Pharsale*.

D'autres critiques (plus nombreux) ont choisi d'analyser les effets de dialogisme intertextuel repérables dans n'importe quelle œuvre de Simon. M. Evans (1981) examine ainsi les références à la *Recherche du temps perdu* et *La Jalousie* dans *La Bataille de Pharsale*, en montrant que celles-ci révèlent un précepte compositionnel qui gouverne tout le livre : l'idée de l'inversion. Mária Minich Brewer (1982) mène une réflexion assez pointue sur les sursignifications liées aux références intertextuelles : elle étudie notamment les synergies sémantiques qui se développent entre *Histoire* et un de ses hypotextes, *L'Après-midi d'un faune*. A. Duncan (1983), Jean H. Duffy (1984a), M. Evans, dans une autre étude (1985), J. Fletcher (1985) et G. Neumann (1987) focalisent leur intérêt sur *Les Géorgiques*. Duncan souligne que les personnages, les situations et les thèmes mis en avant dans le roman de Simon sont en substance le fruit d'un processus de « réinscription/transformation » (cf. *supra*, 2.3.1.) : ils découlent d'un redéploiement des formes héritées de ses ouvrages antérieurs, celles-ci réapparaissant fusionnées dans de nouvelles formes et de nouveaux schémas (« blended in new shapes and patterns », Duncan 1983 : 100). Duffy complète la réflexion de Duncan, en pointant les phénomènes d'autoréflexivité parodique observables dans *Les Géorgiques*. Evans se penche sur les références au mythe d'Orphée : à ses yeux, ce mythe introduit et met en avant le motif de la transgression comme allégorie dramatique du désir poétique de briser les limites (« the motif of transgression as a dramatic allegory of the poetic desire for the breaking of limits », Evans 1985 : 92) ; en même temps, il fonctionne comme une mise en abyme, reflétant ironiquement l'histoire de L.S.M. et de sa défunte épouse³¹ ; enfin, il a partie liée avec le thème du retour en arrière dans le temps, crucial

31. Bien entendu, un tel dispositif discursif renvoie aussi au sort tragique de la première femme de Simon, Renée Clog, qui s'est suicidée en octobre 1944.

dans *Les Géorgiques*. Fletcher analyse les références à *Homage to Catalonia* en faisant preuve d'une pénétration admirable : à l'en croire, elles ne seraient rien d'autre qu'un hommage à George Orwell, à qui Simon vouerait le plus grand respect en raison de ses convictions anarchistes ! Enfin, Neumann montre que Simon utilise une phrase de l'*Histoire de la Révolution française* de Michelet comme pivot sémantique : insérée telle quelle dans son roman³², elle se trouve au cœur d'un réseau isotopique extraordinairement dense qui sous-tend la totalité des *Géorgiques*.

2.3.3. *Approches intersémiotiques*

Les approches intersémiotiques portent sur les interactions qui se développent dans les récits simoniens entre le langage verbal et le langage iconique. Compte tenu de la prédilection bien connue de Simon pour les arts visuels en général, leur intérêt ne se discute pas. Ceci étant dit, tout comme les approches pragmatystiques, elles n'en sont encore qu'à leurs balbutiements dans les années 1980 : en effet, elles soulèvent des problèmes transdisciplinaires de « réglage » conceptuel très difficiles à résoudre ; de surcroît, elles nécessitent le développement d'une érudition et de techniques d'analyse spécifiques qui n'avaient pas encore vu le jour à cette époque-là, à tout le moins dans le domaine des études simoniennes³³... Dès lors, les travaux de recherche entrepris à ce sujet se réduisent pour la plupart à des ébauches, dont l'intérêt est essentiellement heuristique.

Un seul critique s'est penché sur les rapports entre la prose simonienne et les techniques de narration filmiques : il s'agit de Robert L. Sims (1975³⁴). Les autres s'en tiennent tous à des questionnements portant sur l'image fixe. Lynda Harper Kelly (1978) examine sous un angle intersémiotique le projet compositionnel qui est à l'origine de *Histoire*. Comme elle l'explique, le roman de 1967 est le fruit d'un équilibre subtil entre deux tendances antinomiques : d'une part, on essaie de « vraisemblabiliser³⁵ » la narration sur le plan psychologique, en donnant l'illusion qu'il s'agit *à peu près* d'un monologue intérieur énoncé par le protagoniste ; d'autre part, on s'attache à mettre en place un montage discursif conçu (et perçu) comme un objet verbal autonome. Or, la sophistication d'un tel dispositif court-circuite les

32. Voir G, 679 : « Le 16 du mois d'octobre 1793... »

33. Pour plus de précisions sur l'apparition de ces techniques, v. Goodman 1968.

34. Voir aussi Bishop 1972 : 38.

35. Voir Sarkonak 1986a : 165.

tentatives de « vraisemblabilisation », à l'instar de ce qui se passe dans les tableaux de Cézanne : ce dernier n'hésite pas quelquefois à fouler aux pieds la vérisimilitude psychologique, à des fins compositionnelles (« in the interest of pattern », Kelly 1978 : 73). Ainsi, les fragments citationnels qui jalonnent *Histoire* donnent lieu à des collages textuels très sophistiqués, qui rendent problématique toute lecture strictement psychomémorielle du texte. À ce titre, ils doivent être comparés aux objets « réels » insérés dans les tableaux cubistes de la période synthétique (1912-1914) : ces objets (feuilles de journal, pièces de tapisserie etc.) attirent forcément l'attention du spectateur sur la matérialité concrète de l'œuvre qu'il a sous les yeux, mettant ainsi à mal l'illusion référentielle. Dans *Histoire*, Simon semble donc avoir franchi une étape supplémentaire par rapport à *La Route des Flandres*, roman qui doit plutôt être rapproché des tableaux cubistes analytiques de la période 1908-1912. Kelly (1985) tentera ensuite de pousser l'avantage plus loin, en expliquant que le roman de 1960 doit être envisagé comme l'élaboration expérimentale d'une fiction cubiste (« an experiment in "cubist" fiction », Kelly 1985 : 111) : même si elle ne fournit aucune analyse de détail susceptible d'étayer cette affirmation, ses suggestions s'avéreront en définitive fécondes³⁶. Du reste, leur pertinence ne fait pas de doute, étant donné que les références à la stratégie stylistique mise en œuvre dans les tableaux cubistes émanent en fait de Simon lui-même³⁷.

La proximité très étroite entre écriture simonienne et peinture est également soulignée par d'autres critiques. Claud DuVerlie (1981) propose ainsi une approche intersémiotique des *Corps conducteurs*, en explorant les techniques scripturales qui permettent de sculpter et de structurer un texte littéraire à partir d'images visuelles : ces techniques dématérialisent et déréalisent l'image visuelle. S. Jiménez-Fajardo (1982) aborde une problématique similaire, en étudiant les modalités de l'*ekphrasis* dans *Triptyque* et *Leçon de choses* : assez curieusement, il s'abstient de tout questionnement sur le statut ontologique des représentations picturales dont l'évocation donne lieu à des effets de *frame transgression*³⁸. M. Minich Brewer (1985) entend mettre en évidence les articulations complexes et omniprésentes entre images et écriture (« the complex and pervasive articulations between images and

36. Voir Yocaris & Zemmour 2013.

37. Voir p. ex. Simon 1975 : 413-414, Simon 1986 : 79-80, Sykes 1979a : 135.

38. Voir *supra*, 2.3.1. Dans les romans de la période 1969-1975, Simon décrit à plusieurs reprises des objets qui sont à la fois « réels » et « représentés », comme le papillon évoqué dans la n. 24.

writing », Minich Brewer 1985: 104) dans les fictions simoniennes: ces dernières donnent à voir une tentative très novatrice de brouiller les limites entre littérature et peinture, ce qui apparaît clairement quand on étudie les modalités de l'*ekphrasis* dans *La Route des Flandres*. Pour sa part, A. C. Pugh (1985b) analyse la description du dessin évoqué dans le Prologue des *Géorgiques*. Celle-ci doit être considérée comme une allégorie métatextuelle, pointant entre les lignes un paradoxe saisissant: qu'elles soient « réelles » ou bien décrites dans un texte, ce que les images rendent visible dérobe au regard du lecteur/spectateur le référent qu'elles sont censées représenter, et qui demeure irrémédiablement absent.

Enfin, dans un autre registre, Michelle Rogers (1985) choisit d'étudier les photos publiées dans *Orion aveugle*: celles-ci sont des stimuli de premier choix, « choisis dans et par le travail textuel à partir de nécessités internes de formes, de structures, de couleurs, de similitude et de dissimilitude de sens » (Rogers 1985: 75).

2.4. Approches thématiques

Les approches thématiques se focalisent sur le contenu référentiel des fictions simoniennes envisagé *per se*, indépendamment de leur support verbal. On aurait tort de les écarter d'un revers de la main, arguant du fait qu'elles sont incompatibles avec le « matérialisme scriptural » constamment revendiqué par Claude Simon³⁹. En effet, elles ont le mérite de rendre les textes simoniens accessibles à un public de non-initiés, en se focalisant sur la récurrence de certains champs lexicaux immédiatement repérables dans n'importe quel contexte: de la sorte, elles ont contribué à élargir la diffusion de l'œuvre simonienne auprès d'un lectorat anglophone peu au fait des subtilités stylistiques propres à l'écriture néo-romanesque! Par ailleurs, elles fournissent ponctuellement des indications utiles aux critiques qui tentent de reconstituer la démarche scripturale de Simon dans une perspective poétologique (cf. *infra*, 2.5.). Voici les thèmes qu'elles ont mis en relief jusqu'à la fin des années 1980:

La sexualité: Le thème de l'amour physique, récurrent chez Simon, a été étudié par plusieurs critiques. J. Fletcher (1972) explique que l'érotisme simonien, souvent lié à la transgression d'un interdit, est désespéré, et intimement lié à la mort. C. DuVerlie (1974) et Christiane Makward

39. Voir *supra*, 2.3.1.; v. aussi Pugh 1982: 14.

(1974) rattachent l'érotisme à d'autres constantes thématiques (réversibilité, ambivalence, mythification, anéantissement, absorption par la terre etc.). Dans une autre étude, C. Makward (1981) examine les représentations liées à la bisexualité, en élargissant le concept de façon qui pourrait à bon droit sembler abusive: elle y rattache l'homosexualité, le transsexualisme psychologique et même l'attention « féminine » accordée au corps...

L'animalité. Catharine Savage Brosman (1975) étudie le thème de la condition animale dans *La Route des Flandres*: les références au monde animal tout au long du roman permettent de structurer les données perceptuelles qui émergent de façon chaotique dans l'esprit de Georges.

La féminité. Le thème de la féminité dans les œuvres simoniennes n'est pas forcément facile à traiter: en effet, il a partie liée avec certains stéréotypes idéologiques et culturels dont Corinne dans *La Route des Flandres* est la vivante incarnation. Lynn A. Higgins (1987) étudie ce personnage d'un peu plus près, en insistant sur son absence totale d'autonomie: Corinne n'existe que dans la mesure où elle est un stimulus (sémiotique et érotique) pour Georges, et se trouve déshumanisée en conséquence. De son côté, Winifred Woodhull (1987) élargit quelque peu la problématique, et tente de mettre en évidence les « *gender dynamics* » (Woodhull 1987: 5) à l'œuvre dans *La Route des Flandres*. Revenant sur l'exégèse ricardolienne du roman⁴⁰, elle ne se prive pas de fustiger l'androcentrisme qui la sous-tend. À ses yeux, Simon délivre en fait au lecteur un message ambivalent sur le statut des femmes: « *If women's subjection is evident in La Route des Flandres, so are possibilities for feminist transformation of the social order*⁴¹ » (Woodhull 1987: 15). Plus directe que Higgins et Woodhull, J. Duffy (1987b) montre que les représentations de la femme et de la féminité dans les récits simoniens sont indéniablement sexistes, du moins à certains égards. À l'exception de Louise dans *L'Herbe*, les femmes n'accèdent jamais au statut de focalisateur et représentent l'Altérité absolue: elles semblent évoluer dans une autre dimension, absolument inaccessible aux héros masculins. Elles sont passives, statiques et enfermées dans des rôles prédéterminés qui limitent fortement leur marge de manœuvre. Dès lors, force est de constater qu'il subsiste dans le discours qui leur est consacré une quantité substantielle de débris idéologiquement chargés (« *a substantial amount of value-laden ideological debris* », Duffy 1987b: 240).

40. Voir Ricardou 1967: 44-55.

41. « Si la sujétion des femmes est manifeste dans *La Route des Flandres*, il en va de même pour les possibilités d'une transformation féministe de l'ordre social. »

Le regard. Joyce Amy Evelyn Loubère (1979) explique que le thème du regard, omniprésent chez Simon, joue un rôle décisif dans ses œuvres, dans la mesure où il est lié à un affaiblissement de la coupure dualiste entre sujet et objet de l'observation. En effet, tout personnage faisant office d'observateur peut se dédoubler en se voyant « de l'extérieur », mais aussi se retrouver absorbé par ce qu'il observe. Comme le souligne à juste titre Loubère, « *this "in" and "out" relationship is a principle of primary importance*⁴² » (Loubère 1979 : 41).

La vie quotidienne. Alors même que le formalisme ricardolien bat son plein, S. Sykes (1976) insiste, à contre-courant, sur la dimension testimoniale des fictions simoniennes : celles-ci fournissent des indications précieuses sur la vie quotidienne au sein des microcosmes sociétaux où évoluent les personnages.

Le langage. Karen L. Gould (1981) étudie les différentes représentations liées au thème du langage dans *L'Herbe*.

La famille. C. Britton (1985a) tente de mettre au jour les connexions entre écriture et histoire familiale dans *L'Herbe*, *La Route des Flandres* et *Histoire*, trois romans qui se chevauchent (« *three "overlapping" novels* », Britton 1985a : 22). Comme elle le souligne, le thème de la décomposition familiale est de toute évidence investi d'une signification métatextuelle chez Simon : en effet, il fait écho à la décomposition des structures narratives dans ses romans, créant ainsi un réseau de mises en abyme convergentes.

Le mythe. K. L. Gould (1979) s'est intéressée aux références mythologiques observables dans l'œuvre simonienne : celle-ci donnerait à voir tout un imaginaire mythique lié à un certain nombre de scènes archétypales (rite initiatique, épreuve, défaite etc.). Ces conclusions semblent confirmées par une étude de Philip H. Solomon (1981), qui porte sur *Le Sacre du printemps*.

Le XVIII^e siècle. Randi Birn (1981) étudie les références au XVIII^e siècle dans *La Route des Flandres* : celles-ci mettent en relief *a contrario* la faillite des idéaux hérités de la philosophie des Lumières après la deuxième guerre mondiale.

2.5. Approches poétologiques

Les approches que nous avons appelées, faute de mieux, poétologiques portent sur la poétique de Claude Simon, autrement dit (au sens étymolo-

42. « cette relation du "dedans" et du "dehors" est un principe primordial ».

gique du terme) sa façon de *faire*⁴³ en tant qu'écrivain. Moins techniques que les approches formalistes, elles s'attachent à décrire le fonctionnement global des récits simoniens et à définir le projet littéraire qui les sous-tend. Ce projet est rattaché à une intention auctoriale reconstituée à partir d'un certain nombre d'indices : les choix scripturaux effectués par Simon, les indications fournies dans ses textes théoriques, les précisions qu'il a pu donner sur sa démarche aux membres de son entourage, les mises en abyme qui orientent la lecture de ses romans etc. On obtient ainsi plusieurs représentations différentes de l'œuvre simonienne et du *modus operandi* de son auteur, qui doivent être confrontées dans le cadre d'un processus intrinsèquement dialogique. Les approches poétologiques sont de loin les plus couramment utilisées : elles portent sur des corpus et des objets d'étude très variés.

2.5.1. *Études portant sur plusieurs ouvrages*

Les critiques abordant des corpus d'ouvrages simoniens dans une perspective poétologique développent des problématiques qui portent grosso modo sur quatre points :

La représentation et la référence. A. C. Pugh (1971) se penche sur la re-présentation du passé dans les fictions de Simon. A. Duncan (1981) entend quant à lui mener une réflexion synthétique sur les rapports entre écriture et représentation dans les romans simoniens de la période 1957-1969. Au début des années 1960, Simon revendique encore un souci de la vraisemblance, afin de « justifier les aspects insolites [de son] style » (Duncan 1981 : 1182). En même temps, toutefois, il commence à réaliser que ses fictions sont le fruit d'une dynamique langagière en partie autonome, ce qui l'amène très vite à contester qu'elles puissent représenter un référent pré-existant. Ce glissement d'une esthétique de la représentation vers une esthétique de la production se manifeste par paliers successifs, qui éloignent peu à peu Simon du « réalisme subjectif » (*ibid.* : 1199) auquel il aspirait encore au début de son parcours. Dans une autre étude, Duncan (1985b) détaille un certain nombre d'affinités entre la démarche référentielle mise en œuvre dans les romans simoniens de la période 1945-1960 et la conception sartrienne de la littérature : d'où viennent ces affinités ? Jusqu'au moment où il écrit *La Route des Flandres*, Simon s'attache à inventer une forme romanesque res-

43. Le mot « poétique » est issu de l'adjectif substantivé ποιητική, lui-même dérivé du verbe grec ποιῶ (« faire »).

tituant aussi fidèlement que possible sa perception de la réalité : de la sorte, il semble se conformer aux recommandations de Sartre, pour qui « [u]ne technique romanesque renvoie toujours à la métaphysique du romancier » (Sartre 1947 : 71).

De son côté, J. Duffy (1983a) souligne la prédilection de Simon pour les effets de défamiliarisation, en montrant que ce procédé constitue une composante tout à fait essentielle de sa poétique. Duffy (1984b) se penche également sur le positionnement de Simon vis-à-vis des auteurs réalistes du XIX^e siècle. Comme elle l'explique, ses romans tournent à certains égards en dérision la dimension didactique des fictions réalistes et les postulats idéologiques dont elle est le fruit, le dogmatisme simpliste de cette croyance dans l'explicabilité du monde (« *the simplistic dogmatism of this belief in the explicability of the world* », Duffy 1984b : 332). Cette remise en question du réalisme va de pair avec un rejet de l'anthropocentrisme propre à la philosophie humaniste des Lumières. Dans une troisième étude, Duffy (1989b) détaille les procédés utilisés par Simon pour déconstruire les conventions narratives qui sous-tendaient les romans réalistes d'analyse psychologique : juxtaposition d'hypothèses mutuellement incompatibles sur les motivations d'un personnage, surinterprétation de certains traits comportementaux, insistance gratuite sur la gestuelle et les postures corporelles...

C. Britton (1987) examine pour sa part les relations conflictuelles qui se nouent entre le visuel et le textuel, en montrant que ce conflit a partie liée avec un certain nombre d'éléments récurrents dans les récits simoniens : la tentative de saisir et/ou de restituer par l'écriture un « objet » invisible, l'inscription du Sujet dans le texte en tant qu'apparence plus ou moins illusoire, l'invisibilité de l'histoire etc. Enfin, Morton P. Levitt (1970) s'obstine à défendre des positions plus ou moins indéfendables. Il explique ainsi sans sourciller que les Nouveaux Romans simoniens des années 1960 véhiculent un message idéologique fort : « *The vision in all of these works is of the disillusionment of man, of the betrayal of human ideals and values by a universe that is eternally hostile, and especially so when man is most idealistic*⁴⁴ » (Levitt 1970 : 45). De surcroît, il réduit leur signification à une série de couples oppositionnels entièrement stéréotypés, rappelant furieusement la structure antithétique des clichés narratifs brocardés dans *La Bataille de*

44. « La vision dans toutes ces œuvres repose sur la désillusion de l'homme, sur la trahison des valeurs et des idéaux humains par un univers éternellement hostile, en particulier quand règne l'idéalisme. »

*Pharsale*⁴⁵ : Georges dans *La Route des Flandres* apparaîtrait ainsi comme une métaphore de l'homme moderne, un individu en quête de sens dans un monde dépourvu de signification, un idéaliste rendu tragique et ennobli par cet échec (« *a metaphor for modern man, a searcher after meaning in a world without meaning, an idealist made tragic and ennobled by his very failure* » [*ibid.* : 59]) ! Comme on pouvait s'y attendre, Levitt procède par ailleurs à une lecture platement référentielle des ouvrages de Simon, en traitant les personnages comme des « caractères » à part entière et en assimilant sans autre forme de procès la ville décrite dans *Le Palace* à Barcelone. Tout cela paraît finalement, avec le recul, assez délectable.

La langue et le style. J. A. E. Loubère (1981b) s'intéresse aux séquences discursives dans une langue étrangère insérées dans les romans simoniens. L'effet produit par ces séquences est triple : « *distance, materiality, surface reflection* » (Loubère 1981b : 187). Elles attirent en effet l'attention du lecteur sur l'existence de plusieurs codes sémiotiques différents, mais aussi sur la concrète matérialité verbale des signes langagiers. Par ailleurs, elles fonctionnent souvent comme des mises en abyme du texte qui les englobe : ainsi, la description de la femme-centaure dans *La Route des Flandres*⁴⁶ abyme le mélange subtil des espèces et des genres (« *the subtle mingling of species and kinds* », *ibid.* : 188) pratiqué tout au long du livre... Randi Birn (1984) procède à une confrontation entre *Le Palace* et *La Bataille de Pharsale*, afin de mettre en évidence l'évolution de la technique descriptive de Simon entre 1962 et 1969. Jean Duffy (1989a), quant à elle, mène une réflexion théorique sur le concept de surdétermination, qui constitue un outil d'analyse précieux pour la critique simonienne : des romans comme *La Route des Flandres* donnent ainsi à voir des effets de surdétermination très sophistiqués⁴⁷, engendrant une sorte d'interfécondation sémantique croisée (« *a kind of semantic cross-fertilization* », *ibid.* : 39) qui limite au minimum la part du hasard dans le choix des différentes unités discursives.

Le substrat psychanalytique de l'écriture simonienne. Comme l'explique Stephen Heath (1972), les récits simoniens ne peuvent faire ressortir l'unité d'un « moi narrant », parce que celui-ci est un pur *effet d'optique* : il est pris

45. Voir BP, 678.

46. V. RF, 229-230.

47. Voir Yocaris 2002 : 90, 166-167, 173, 261-262 *et passim*.

dans un processus de textualisation infini, qui se poursuit de roman en roman ; de ce fait, il n'y a pas de « moi » narrant circonscrit et fini (« *rounded, finished self* », Heath 1972 : 159) dans les fictions simoniennes, mais uniquement des formes verbales à la première personne donnant une illusion de présence. Or, cette textualisation du sujet révèle un certain nombre de pulsions inconscientes qui sont en fait consubstantielles au discours romanesque lui-même.

La composition des récits simoniens. Un grand nombre d'études portent sur des enjeux d'ordre compositionnel : ceux-ci sont liés à « ce quelque chose qui se fait » (Simon 1969 : 189 ; italiques de Simon) quand Simon élabore ses fictions en essayant de verbaliser le « vague et confus magma » (Simon 1964 : 32) de représentations mentales qu'il porte en lui-même et qui constitue invariablement son « point de départ » (*ibid.*). Un tel processus a été abordé sous des angles et en fonction de postulats interprétatifs très divers.

Trois critiques se sont intéressés au rapport entre les textes simoniens et le matériau qui en constitue le pré-texte. J. Fletcher (1981b) et A. C. Pugh (1986) examinent les modalités de traitement des données autobiographiques, et notamment la manière dont elles interagissent avec les textures des récits simoniens pour produire du sens. De son côté, C. DuVerlie (1972) évoque les différentes étapes du travail scriptural mené par Simon⁴⁸, en insistant sur le rôle crucial des objets dans sa démarche créative.

Par ailleurs, plusieurs analystes tentent de mettre à plat les fictions simoniennes considérées *in toto* pour démêler l'écheveau des données discursives qui s'y trouvent intriquées. S. Jiménez-Fajardo (1975) montre ainsi que les romans de Simon entrelacent quatre motifs thématiques : l'amour, la mort, la mémoire, la représentation. Par ailleurs, il sera le premier à évoquer la présence dans *Histoire* d'un réseau morphosémantique articulé en partie autour des allusions à la mort d'Hélène : ses intuitions à ce sujet s'avéreront lumineuses⁴⁹. Son insistance sur la polyvalence sémiotique qui caractérise l'écriture simonienne portera également ses fruits plus tard : elle annonce les recherches ultérieures de R. Sarkonak⁵⁰, qui s'inspire directement de son travail. Tout comme Jiménez-Fajardo, J. A. E. Loubère (1975, 1981a) met en avant la dimension holistique des romans simoniens : ces derniers sont unifiés

48. Voir Gilbert 1975 : 117-118.

49. V. p. ex. Sarkonak 1986a : 132-147, Yocaris 2005 : 198-208.

50. Voir *supra*, 2.3.1.

par des agencements discursifs qui les densifient à l'extrême sur le plan sémantique, et forment un système où la sensation, l'image, la pensée et la parole forment des associations qui peuvent s'avérer infiniment variables et inattendues dans leurs effets (« *a system whereby sensation, image, thought and word form associations that may be infinitely variable and unexpected in their effects* », Loubère 1975 : 85). La mise en place d'un tel dispositif a partie liée avec une poétique de l'indétermination, dont la manifestation prototypique est fournie par les innombrables effets d'*overlapping* qui jalonnent *La Route des Flandres* : dans ce roman, on voit entre autres apparaître une « personne intermédiaire » (entre *je* et *il*), ce qui permet à Simon d'introduire des changements de perspective narrative subtilement gradués. Mais on retiendra surtout l'idée que les innovations formelles observables dans les Nouveaux Romans correspondent à une nouvelle vision du monde⁵¹ : à l'instar des ouvrages de Sarraute, de Butor et de Robbe-Grillet, les textes de Simon constituent une remise en cause de notre rapport à la perception et la recordation de la réalité (« *a review of our habits of perceiving and recording reality* », Loubère 1975 : 229). Doris Y. Kadish (1979) et Maxim Silverman (1985) se situent globalement dans la lignée de Jiménez-Fajardo et de Loubère. La première entend montrer que *L'Herbe* et *La Route des Flandres* sont élaborés en fonction d'une logique purement formelle, et examine à l'aune de ce postulat les intrigues, les personnages, les descriptions et la construction du point de vue. Le deuxième pointe à l'instar de ses prédécesseurs l'aspect réticulaire de l'écriture simonienne, et insiste sur l'indétermination énonciative qui caractérise les romans des années 1960 : les ambiguïtés de perspective et de voix résultent d'une narration qui accorde peu d'attention au vraisemblable et aux conventions littéraires du réalisme (« *the ambiguities in perspective and voice are the products of a narration which pays little heed to the "vraisemblable" and the literary conventions of realism* », Silverman 1985 : 64). Enfin, l'incontournable M. P. Levitt (1981) s'attaque à un défi à sa mesure : il entend démontrer que les Nouveaux Nouveaux Romans simoniens de la période 1969-1973 ne sont pas postmodernes, en dépit des apparences, mais témoignent en réalité de la prégnance d'une vision du monde à la fois moderniste et humaniste qui perdurerait envers et contre tout ! Bien entendu, de telles affirmations sont fantaisistes : si d'éminents spécialistes de la littérature postmoderne⁵² intègrent sans discussion dans leur corpus les Nouveaux Nouveaux Romans de Simon et de Robbe-

51. Voir Gilbert 1975 (cf. *infra*, 2.6.2.).

52. V. notamment McHale 1987.

Grillet, c'est que ceux-ci actualisent *sans exception aucune* tous les traits distinctifs conventionnellement associés au postmodernisme⁵³.

La dynamique compositionnelle qui anime les récits simoniens intéresse également d'autres critiques, qui évoquent ses différentes manifestations en se focalisant sur des points de détail. S. Sykes (1978) relève ainsi la prédilection simonienne pour la construction narrative « en triptyque » : la forme ternaire est utilisée pour saper les mécanismes du temps et pour diriger le lecteur vers le centre spatial des textes simoniens (« *Ternary form is used to undermine the workings of time and to direct the reader inward to the spatial centre of Simon's texts* », Sykes 1978 : 25). Josette Hollenbeck (1979, 1982) liste les traits distinctifs de l'art baroque qui réapparaissent dans l'œuvre de Simon (multiplication des points de vue, récurrence du thème de l'illusion, mise en place d'un monde de simulacres, intrication de la vie et de la mort, métamorphoses et décentrement des personnages etc.). Dans un article passionnant, R. L. Sims (1983) étudie les techniques de bricolage scriptural liées à l'écriture simonienne. Le concept de « bricolage » est hérité des travaux de Lévi-Strauss (1962), et Simon (1972 : 96) l'utilise lui-même pour rendre compte de sa démarche littéraire. Comme le rappelle Sims, Lévi-Strauss (1962 : 27) oppose les figures de l'ingénieur et du bricoleur : le premier travaille en fonction d'un projet conçu d'avance, choisit l'équipement et le matériel nécessaires pour l'exécuter et le mène à bien de façon aussi efficace que possible ; le deuxième, en revanche, improvise sans cesse en exploitant toutes les ressources offertes par un stock d'outils et de matériaux à la fois hétérogènes et quantitativement limités. Or, Simon est un bricoleur qui *joue sur les mots* pour construire des œuvres « de bric et de broc ». S'il en est réduit à des improvisations permanentes, c'est avant tout parce qu'il est confronté à un problème qui resurgit sans cesse, et qui est lié à la nature même du langage : comment verbaliser de façon linéaire ce qui est perçu simultanément ? J. Duffy (1985a) reprend la problématique développée par Sims, mais choisit d'aborder les procédés liés au bricolage textuel dans une perspective génétique : partant d'une comparaison entre les romans des années 1960 et leurs pré-textes⁵⁴, elle montre que Simon improvise en recourant à des procédés comme l'élimination, la redistribution des données narratives ou encore l'expansion d'une séquence discursive matricielle. Dans un autre article, Duffy (1985b) évoque la textualisation du temps dans *Les Corps conducteurs*, *Triptyque* et *Leçon de choses*. Ces romans malmènent

53. Pour plus de précisions sur ce point, v. p. ex. Hassan 1987 : 18-23, Yocarès & Zemmour 2010 : 305-307.

54. Publiés séparément dans des revues littéraires.

de façon très transgressive les principes de répétition et de congruence factuelle qui garantissaient la cohérence textuelle dans les récits traditionnels : pour tout dire, ils sont « discohérents⁵⁵ », dans la mesure où ils donnent à voir « un ensemble de relations contradictoires qui subvertissent à la fois la notion de continuité temporelle et la cohérence spatiale » (« a set of contradictory relations subverting both the notion of temporal continuity and spatial coherence », Duffy 1985b : 74). Par ailleurs, ils forment une totalité insécable, puisque chacune de leurs composantes renvoie virtuellement à toutes les autres. Quand on les lit, donc, l'illusion d'une temporalité linéaire est abolie : la temporalité diégétique devient un pur effet d'optique, généré par les recoupements textuels que l'on est amené à effectuer.

2.5.2. *Études portant sur un ouvrage en particulier*

Une vingtaine d'études poétologiques sont consacrées à des romans isolés :

Le Tricheur. Elizabeth Weed (1981) détaille les procédés qui annoncent les romans ultérieurs de Claude Simon dans *Le Tricheur*.

La Corde raide. A. Duncan (1975) entreprend la même démarche en analysant *La Corde raide*.

Le Sacre du printemps. David Carroll (1978) étudie le *Sacre du printemps*, en proposant une lecture lacanienne du roman.

Le Vent. Dans la lignée des recherches menées par S. Sykes (1978⁵⁶), J. Duffy (1985c) choisit d'analyser le schéma compositionnel qui sous-tend *Le Vent* (roman construit comme on le sait à la manière d'un triptyque). Dans une autre étude (Duffy 1988), elle s'attache à déconstruire le système d'oppositions thématiques qui structure le roman : ces oppositions (bien/mal, sensualité/spiritualité, grandeur/misère de l'homme etc.) ne mènent en réalité nulle part parce qu'elles ne permettent pas au lecteur de saisir la signification du texte dans sa totalité et d'en dégager un message univoque.

La Route des Flandres. P. H. Solomon (1972) examine les descriptions successives du cheval mort dans *La Route des Flandres*, en tentant de mettre au jour leurs prolongements interprétatifs. Il insiste ainsi sur l'identification personnelle de Georges avec le cheval, et explique que les images de ce dernier ont partie liée avec plusieurs constantes thématiques : le retour à l'état organique, les représentations liées à la sexualité, la cyclicité de l'histoire etc. L. A. Higgins (1985) mène une réflexion approfondie sur les procédés discurs-

55. Voir Ricardou 1978 : 231-243, Yocaris 2013a.

56. Voir *supra*, 2.5.1.

sifs liés à l'hybridation, l'indétermination et la répétition dans *La Route des Flandres*. Elle pointe le fonctionnement holistique du roman en évoquant sa configuration enchevêtrée (« tangled configuration », Higgins 1985 : 121), et précise qu'il existe une équivalence entre Georges et la narration elle-même (« “Georges” can be considered the name of the tenuous and unreliable narration itself », *ibid.* : 118). Par ailleurs, elle propose une lecture freudienne de la description du cheval mort, emblématique d'une décatégorisation généralisée qui consacrerait une débâcle universelle (« the defeat of everything », *ibid.* : 126). Enfin, elle ne manque pas d'observer que Simon accable, à la manière de l'historien Marc Bloch, les dirigeants politiques et le haut commandement militaire français, dont la stratégie s'est avérée anachronique et inefficace en mai 1940. Ce parallélisme est lumineux : il montre en fait que Simon invente une mise en abyme de très haut vol, puisque l'inadéquation des techniques de combat adoptées par l'armée française figure l'inadéquation des techniques narratives traditionnelles pour restituer l'expérience chaotique de la débâcle...

Le Palace. S. Sykes (1975) étudie le thème de la matérialisation dans *Le Palace*, en insistant notamment sur ses prolongements métatextuels : il permet en effet de modéliser le processus par le biais duquel le langage offre « la représentation matérielle d'une mémoire singulièrement fertile et aussi fécondée par l'écriture » (Sykes 1975 : 385).

Femmes/La Chevelure de Bérénice. Mary Orr (1985) étudie le réseau d'analogies morphosémantiques qui structure *La Chevelure de Bérénice*, assimilée à un livre de points à relier pour enfants (« [a] child's dot-to-dot book », Orr 1985 : 132).

Histoire. A. C. Pugh (1975) propose un exercice de *close reading* portant sur un paragraphe de *Histoire*⁵⁷. Il affirme entre autres que ce passage constitue le « premier exemple d'une écriture radicalement non-représentative, non-narrative, et surtout non-visuelle » (Pugh 1975 : 388), ce qui est plus que contestable⁵⁸. Dans une autre étude (Pugh 1982), il souligne entre autres les limites d'une approche phénoménologique de *Histoire* et explique que la dimension psychomémorielle du roman repose non point sur l'identité mais sur la différence : les représentations mnémoniques ne doivent pas être considérées comme une copie, mais comme une *transformation* du monde « réel ». D. Carroll (1977) et Joan Brandt (1982) s'appuient sur *Histoire*

57. V. *Hist.*, 328 : « éventail de plis rassemblés... »

58. Voir Yocaris 2002 : 124-128.

pour mener une réflexion sur la spatialisation des récits simoniens : ces derniers sont composés comme des tableaux, dont tous les constituants doivent être perçus simultanément. Carroll s'attache par ailleurs à déconstruire le couple oppositionnel synchronie/diachronie, les deux concepts étant supplémentaires chez Simon au sens derridien du terme⁵⁹. De son côté, Tobin H. Jones (1981) explique que l'aspect allusif de *Histoire* a partie liée avec les thèmes de l'adultère, de la désillusion amoureuse et de la mort : ces thèmes, devenant la base des soubassements psychologiques du roman, évoluent de manière implicite, sous la surface du récit (« becoming the basis for the novel's psychological undercurrents, evolve unstated, beneath the surface of the narration », Jones 1981 : 107).

Orion aveugle. Tom Bishop (1972) évoque la dimension autoréflexive d'*Orion aveugle*, texte qui renvoie aux tâtonnements scripturaux de Simon lui-même. Dans un article plus consistant, J. Duffy (1983b) explique que l'ouvrage est en tous points conforme à la doctrine du « mot-carrefour » exposée dans sa préface : ses différentes composantes n'ont pas un sens pré-défini susceptible d'être fixé une fois pour toutes, mais leur agencement rend possible un jeu d'associations subtil et déconcertant entre des unités linguistiques et picturales objectivement indépendantes les unes des autres (« a witty and disorienting play of associations among objectively unrelated linguistic and pictorial units », Duffy 1983b : 9).

Leçon de choses. Thomas D. O'Donnel (1978) se penche sur les procédés d'auto-engendrement textuel observables dans *Leçon de choses* : de façon assez inattendue, il assimile ces derniers à un rituel mythique.

Les Géorgiques. Comme l'indique S. Sykes (1983), Simon s'éloigne dans *Les Géorgiques* de la circularité dévastatrice qui caractérisait ses ouvrages des années 1970. Le roman donne ainsi à voir une reconversion au temps (« a reversion to time », Sykes 1983 : 80), et esquisse la possibilité d'une autobiographie. En même temps, toutefois, il se présente ouvertement comme un montage discursif, au même titre que *La Bataille de Pharsale* : pour Simon, en fait, le discours autobiographique est un leurre, seule existe la fiction... David R. Ellison (1987) affirme quant à lui que *Les Géorgiques* instaurent une tension dialectique entre assimilation et différenciation. En effet, le roman est construit de telle façon que le lecteur s'attache nécessairement à dégager différents personnages et différentes séquences narratives à partir du magma indistinct qui s'offre à son regard dans les premières

59. Voir n. 10.

pages. Or, l'auteur contrebalance ce mouvement de différenciation par un mouvement inverse d'assimilation reposant sur la loi du même : il efface ainsi systématiquement toutes les limites conceptuelles et brouille les repères spatiotemporels du lecteur, pour mettre en évidence l'aspect cyclique de l'histoire. Une telle stratégie discursive, ambivalente au plus haut point, est subtilement teintée d'ironie. Enfin, Dina Sherzer (1987) étudie le fonctionnement « productif » du langage dans *Les Géorgiques*, en attirant l'attention sur l'importance du « principe de similarité par lequel une entité en suscite une autre semblable mais différente » (Sherzer 1987 : 73).

2.6. Autres approches

On ne manquera pas de mentionner également pour finir un certain nombre d'approches qui demeurent pour la plupart embryonnaires ou marginales jusqu'à la fin des années 1980, mais ont eu l'immense mérite de faire émerger des objets d'étude entièrement nouveaux qui n'avaient pas retenu jusque-là l'attention des simoniens francophones.

2.6.1. Approches historiographiques

L'œuvre simonienne accorde une large place à des questionnements portant sur la nature de l'histoire en tant que discipline, le statut exact du discours historique, le rapport entre ce discours et les événements qu'il est censé re(con)stituer, l'inscription d'un individu donné dans un contexte historique plus vaste etc. Trois critiques se sont intéressés à cette problématique. J. Duffy (1987a) montre que Simon entend remettre en question les hypothèses qui fondent une conception de l'histoire fondée sur le sens commun (« *the assumptions of the commonsensical approach to history* », Duffy 1987a : 421), en déconstruisant une série de postulats liés au nom historique, au concept synthétique d'événement, au statut du témoignage historique, à la mise en récit des données factuelles qui retiennent l'attention de l'historien etc. A. C. Pugh (1985a, 1985c) s'intéresse quant à lui aux prolongements historiographiques de *La Route des Flandres* et des *Géorgiques*, en insistant notamment sur la manière dont ces romans brouillent les limites entre discours historique et récit fictif. Enfin, C. Britton (1985b) examine l'articulation entre histoire et géographie dans *Les Géorgiques*.

2.6.2. *Approches sociocritiques*

Les analystes ayant choisi d'aborder l'œuvre simonienne sous un angle sociocritique ne sont pas légion : en effet, le mépris avéré de Simon pour la littérature engagée, son insistance (quelque peu provocatrice) sur le fait qu'il n'aurait « rien à dire » et ses prises de position de plus en plus formalistes dans les années 1960-1970 semblent avoir découragé pas mal de vocations en la matière... On est donc d'autant plus frappé par l'audace de John Gilbert (1975), qui évoque les prolongements socio-culturels de la démarche avant-gardiste revendiquée par Simon. À ses yeux, les innovations formelles introduites par ce dernier « constitue[nt] un moyen de connaissance » (Gilbert 1975 : 116). S'inspirant des travaux de Herbert Marcuse sur la fonction transformatrice de l'art, Gilbert envisage le roman « non comme représentation ou imitation de la réalité mais comme version même de cette réalité, comme médiation fondamentale entre sujet et objet, entre conscience humaine et monde matériel » (*ibid.* : 115) : les effets de *frame transgression* observables dans les fictions simoniennes permettent à ses yeux d'introduire à l'intérieur d'une réalité donnée « des structures nouvelles de cohérence » (*ibid.* : 123) ; de la sorte, ils transforment le regard que l'artiste et ses contemporains portent sur le monde, créant en définitive une nouvelle réalité. Avec une perspicacité tout à fait étonnante, Gilbert rappelle que Simon reprend intégralement à son compte une telle vision de la création littéraire, comme il l'explique dans un texte théorique peu connu dont l'importance est effectivement décisive (voir Simon 1967). Moins percutant que Gilbert, D. Carroll (1987) évoque dans une perspective arendtienne les prolongements philosophiques et politiques du retour à une thématique d'ordre historique dans *Les Géorgiques*. Enfin, Claud DuVerlie (1987) choisit de se focaliser non point sur les textes simoniens eux-mêmes mais sur le contexte sociologique qui a en partie conditionné leur production : à ce titre, il étudie, dans la lignée des travaux de Pierre Bourdieu, la stratégie déployée par Simon pour investir pas à pas le « champ littéraire ».

2.6.3. *Approches axées sur la réception des récits simoniens*

En raison de leur insondable complexité sémiotique et stylistique, les romans simoniens se présentent comme des « objets ambigus » dont la configuration dépend en partie du point de vue projeté sur eux par le lecteur. De ce fait, leur étude nécessite la mise en place de modèles théoriques spécifiques, susceptibles de paramétrer les interactions entre le message qu'ils

véhiculent et son destinataire. Pat O'Kane (1985) étudie dans cette perspective *La Route des Flandres*, en essayant de montrer comment la représentation de la lecture dans la fiction peut influencer et même orienter notre lecture de la fiction (« *the portrayal of reading in the fiction can influence and maybe even direct our reading of the fiction* », O'Kane 1985 : 51 ; italiques du texte). Le roman de 1960 peut être considéré à plusieurs égards comme une mise en scène du lecteur déçu : ainsi par exemple Georges éprouve quand il est face à Corinne l'impression d'avoir affaire à un texte indéchiffrable... De telles mises en abyme constituent en fait une invitation implicitement adressée au lecteur : il doit apprendre à décoder les fictions néo-romanesques, parce qu'en réalité il ne sait pas lire ! Plus ambitieux (mais pas forcément plus perspicace) que P. O'Kane, Léon S. Roudiez (1985) s'attache à étudier les références à la guerre d'Espagne dans *Le Sacre du printemps*, *Le Palace* et *Histoire*, en simulant le point de vue d'un lecteur fictif né dans les années 1930 : les réactions de ce lecteur sont censées nous aider à comprendre comment Simon traite le texte (ou les textes) de la réalité (« *deals with the text (or texts) of reality* », Roudiez 1985 : 53).

2.6.4. *Approches métacritiques*

À la fin des années 1980, la critique simonienne commence tout juste à se structurer et se trouve en pleine expansion : de ce fait, il est encore trop tôt pour qu'elle puisse mener une réflexion approfondie sur ses propres orientations herméneutiques et méthodologiques, mais aussi sur les objets d'étude qu'elle privilégie et les postulats théoriques qui permettent de les délimiter. Deux simoniens toutefois se sont brièvement aventurés dans cette direction. A. Duncan (1985a) examine sous un angle à la fois poétologique et métacritique les romans simoniens de la période 1969-1975 : ceux-ci sont-ils des ensembles centrés (v. Simon 1972 : 92), ou bien acentrés, ouverts et non hiérarchisés ? Les critiques sont divisés sur la question, mais il faut peut-être maintenir cette tension dialogique entre des interprétations contradictoires. Certes, des romans comme *La Bataille de Pharsale* donnent à voir une abolition de toute hiérarchie textuelle : est-ce que cela signifie pour autant que l'auteur devient le jouet des mots, de la langue qu'il utilise ? C'est ce que semble penser Ricardou, mais Simon ne partage pas ce point de vue : à ses yeux c'est le langage qui propose mais l'auteur qui dispose, en effectuant des choix stylistiques liés à un projet compositionnel qui reflète aussi ses préoccupations personnelles. Il se crée donc forcément une hiérarchie dans

ses ouvrages, parce que sa présence est nécessaire pour maintenir une forme de cohérence. Par ailleurs, les romans simoniens sont certainement des textes ouverts, même s'ils orientent malgré tout leur réception par le biais de mises en abyme appropriées. Moins consensuel que Duncan, S. Sykes (1985) propose un aperçu d'ensemble de la critique simonienne lors de la période 1959-1985, en émettant *cum grano salis* des jugements de valeur à l'emporte-pièce pas toujours très flatteurs... Après force dénégations dans les dernières lignes de son article, il finit par confirmer la signification du titre : « Parmi les aveugles le borgne est roi », telle est la position qu'il s'accorde parmi les simoniens. On ne peut que s'incliner devant une modestie si tranquillement assumée.

3. CONCLUSION

À n'en point douter, l'impact de la critique anglophone aura été déterminant. En effet, il a permis aux études simoniennes de se structurer, d'essaimer dans plusieurs directions à la fois et – surtout – de se doter de protocoles d'analyse textuelle certes incomplets encore dans les années 1980⁶⁰ mais déjà d'une redoutable efficacité. La mise au point de ces protocoles à partir de 1975 a apporté un éclairage multidimensionnel sur les ouvrages de Simon, en montrant notamment que leur fonctionnement référentiel ne se limite en aucun cas à leur contenu thématique : il découle d'une synergie extrêmement complexe entre leurs composantes verbales, le projet scriptural dont ils sont le fruit et leur ancrage dans un contexte biographique et historique qui modifie la signification de certaines données textuelles. La nécessité de prendre simultanément *tous* ces paramètres en considération finira par s'imposer comme une évidence, et donnera plus tard naissance à une nouvelle génération d'approches critiques, délibérément « intégratives⁶¹ ». Pour tout dire, la critique anglophone d'avant 1990 nous aura appris à *lire* les fictions simoniennes, en les envisageant comme des agencements de signes très sophistiqués qui pointent une multiplicité inépuisable de configurations référentielles différentes. Avec le recul, il est clair désormais que cette avancée, conquise de haute lutte, constitue un acquis définitif.

60. On peut effectivement déplorer l'absence quasi-totale d'études portant sur les effets de polyphonie bakhtinienne, la construction phrastique, la dialectique norme/écart, le rapport à l'altérité ou encore l'emploi des figures de style dans les fictions simoniennes.

61. Le prototype de ces approches dans l'espace universitaire francophone est fourni par l'ouvrage de Catherine Rannoux (1997) sur *La Route des Flandres*, qui a profondément renouvelé la critique simonienne.

4. RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

4.1. Œuvres de Claude Simon

- Simon, Claude, (2006a) : *Œuvres*, tome I [CE1], Gallimard, « La Pléiade ».
- (2006b [¹1960]) : *La Route des Flandres* [RF]. Dans CE1, p. 193-412.
 - (2006c [¹1969]) : *La Bataille de Pharsale* [BP]. Dans CE1, p. 565-740.
 - (2006d [¹1986]) : *Le Discours de Stockholm* [DS]. Dans CE1, p. 885-902.
 - (2013a) : *Œuvres*, tome II [CE2], Gallimard, « La Pléiade ».
 - (2013b [¹1967]) : *Histoire* [Hist.]. Dans CE2, p. 145-416.
 - (2013c [¹1971]) : *Les Corps conducteurs* [CC]. Dans CE2, p. 417-553.
 - (2013d [¹1981]) : *Les Géorgiques* [G]. Dans CE2, p. 647-959.

4.2. Articles, entretiens et conférences de Simon

- Simon, Claude, (1964) : « Pour qui donc écrit Sartre ? », *L'Express*, n° 676, 28 mai 1964, p. 32-33.
- (1967) : « Littérature : tradition et révolution », *La Quinzaine littéraire*, n° 27, mai 1967, p. 12-13.
 - (1969) : « Document. Interview avec Claude Simon », entretien avec Bettina L. Knapp, *Kentucky Romance Quarterly*, n° 16 (2), 1969, p. 179-190.
 - (1972) : « La fiction mot à mot », dans Ricardou et Van Rossum-Guyon (dir.) 1972b, p. 73-97, suivi d'une discussion, p. 99-116 (repris dans CE1, p. 1184-1202).
 - (1975) : « Claude Simon, à la question » dans Ricardou (dir.) 1975, p. 403-406 (suivi d'une discussion, p. 406-431).
 - (1977) : « Un homme traversé par le travail », entretien avec Alain Poirson et Jean-Paul Goux, *La Nouvelle Critique*, n° 105, p. 32-44.
 - (1986) : « Claude Simon », dans Oppenheim (dir.) 1986, p. 71-86.

4.3. Ouvrages sur Simon émanant du monde anglophone

- Mark W. Andrews (1987), « Formalist dogmatisms, Derridean questioning, and the return of the affect : towards a distributed reading of *Triptyque* », *L'Esprit créateur*, n° 27 (4), 1987, p. 37-47.
- Randi Birn (1977), « Proust, Claude Simon and the art of the novel », *Papers on Language and Literature*, n° 13, 1977, p. 168-186.

- (1981): « The road to creativity. Eighteenth century parody in *The Flanders Road* », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 87-103.
- (1984): « From sign to saga: dynamic description in two texts by Claude Simon », *Australian Journal of French Studies*, n° 21 (2), 1984, p. 148-160.
- Randi Birn et Karen Gould (dir.) (1981), *Orion Blinded: Essays on Claude Simon*, Londres/Toronto, Associated University Presses, 1981.
- Tom Bishop (1972), « La vue d'Orion ou le processus de la création », dans Séguier (dir.) 1972, p. 35-40.
- Joan Brandt (1982), « History and Art in Simon's *Histoire* », *The Romanic Review*, n° 73 (3), 1982, p. 373-384.
- Celia Britton (1982), « Voices, absence and presence in the novels of Claude Simon », *French Studies*, n° 36, 1982, p. 445-454.
- (1984): « Diversity of discourse in Simon's *Les Géorgiques* », *French Studies*, n° 38, 1984, p. 423-442.
- (1985a): « Claude Simon's generation game: the family and the text », dans Duncan (dir.) 1985, p. 19-29.
- (1985b): « *The Georgics*: the limits of History », dans O'Brien (dir.) 1985, p. 95-100.
- (1987): *Claude Simon: Writing the Visible*, Cambridge, Cambridge University Press, 1987.
- Catharine Savage Brosman (1975), « Man's animal condition in Claude Simon's *La Route des Flandres* », *Symposium*, n° 29, 1975, p. 57-68.
- David Carroll (1977), « Diachrony and synchrony in *Histoire* », *Modern Language Notes*, n° 92 (4), p. 797-824.
- (1978): « For example: psychoanalysis and fiction or the conflict of generation(s) », *Sub-Stance*, n° 21, 1977, p. 49-76.
- (1982): *The Subject in Question: the Languages of Theory and the Strategies of Fiction*, Chicago/Londres, University of Chicago Press, 1982.
- (1987): « Narrative poetics and the crisis in culture. Claude Simon's return to "History" », dans Minich Brewer (dir.) 1987, p. 48-60.
- Evelyn Margot Copley (1988), « Absence and supplementarity in *Absalom, Absalom!* and *La Route des Flandres* », *Revue de Littérature comparée*, n° 62, 1988, p. 23-44.
- Jean H. Duffy (1983a), « Art as defamiliarisation in the theory and practice of Claude Simon », *Romance Studies*, n° 2, 1983, p. 108-123.
- (1983b): « The scriptural and the pictorial in Claude Simon's *Orion aveugle* », *French Studies Bulletin*, n° 9, 1983, p. 8-10.

- (1984a): « *Les Géorgiques*: a work of synthesis and renewal », *Australian Journal of French Studies*, n° 21 (2), 1984, p. 161-179.
 - (1984b): « Suggestion versus information in Claude Simon and Roland Barthes », *French Forum*, n° 9 (3), 1984, p. 328-342.
 - (1985a): « Authorial correction and bricolage in the work of Claude Simon », dans Duncan (dir.) 1985, p. 30-49.
 - (1985b): « The textualization of time in *Conducting Bodies*, *Triptych* and *The World about Us* », dans O'Brien (dir.) 1985, p. 71-76.
 - (1985c): « Meaning and subversion in Claude Simon's *Le Vent*: some structural consideration », *French Studies Bulletin*, n° 15, 1985, p. 8-10.
 - (1987a): « The Subversion of historical representation in Claude Simon », *French Studies*, n° 41 (4), 1987, p. 421-437.
 - (1987b): « (Mis)reading Claude Simon: a partial analysis », *Forum for Modern Language Studies*, n° 23 (3), 1987, p. 228-240.
 - (1988): « Antithesis in Simon's *Le Vent*: authorial red herrings versus readerly strategies », *The Modern Language Review*, n° 83 (3), 1988, p. 571-585.
 - (1989a): « Overdetermination versus determination in Claude Simon », *Romance Studies*, n° 7(2), 1989, p. 37-51.
 - (1989b): « The psychological indicator as point of reference in the novels of Claude Simon: a typological study of subversive strategies », *Degré Second: Studies in French Literature*, n° 12, 1989 p. 87-99.
- Alastair B. Duncan (1973), « Claude Simon and William Faulkner », *Forum for Modern Language Studies*, n° 9 (3), 1973, p. 235-252.
- (1975): « À propos de *La Corde raide* », dans J. Ricardou (dir.) 1975, p. 364-368.
 - (1981): « Claude Simon: la crise de la représentation », *Critique*, n° 414, 1981, p. 1181-1200.
 - (1983): « Claude Simon's *Les Géorgiques*: an intertextual adventure », *Romance Studies*, n° 2, 1983, p. 90-107.
 - (1985a): « Hierarchy and coherence: Simon's novels from *La Bataille de Pharsale* to *Leçon de choses* », dans Duncan (dir.) 1985, p. 75-88.
 - (1985b): « Simon and Sartre », dans O'Brien (dir.) 1985, p. 90-95.
- Alastair B. Duncan dir. (1985), *Claude Simon, New Directions: Collected Papers*, Édimbourg, Scottish Academic Press, 1985.
- Françoise Dupuy Sullivan (1988), « Recherche pour une textualité dans *Histoire de Claude Simon* », *Romanic Review*, n° 79 (2), 1988, p. 354-365.

- Claud DuVerlie (1972), « Pour un “comment j’ai écrit certains de mes livres” de Claude Simon », *Romance Notes*, n° 14 (2), 1972, p. 217-221.
- (1974): « Amor interruptus: the question of eroticism or, eroticism in question in the works of Claude Simon », dans DuVerlie (dir.) 1974, p. 21-33.
- (1981): « Pictures for writing: Premises for a graphopictology », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 200-218.
- (1987): « Naissance de Claude Simon: consécration et légitimation d’une œuvre littéraire », dans Minich Brewer (dir.) 1987, p. 61-71.
- Claud DuVerlie dir. (1974), *Sub-Stance*, n° 8, *Claude Simon: Essays and an Exclusive Interview*, 1974, p. 3-43.
- David R. Ellison (1987), « Narrative levelling and performative pathos in Claude Simon’s *Les Géorgiques* », *French Forum*, n° 12 (3), 1987, p. 303-321.
- Michael Evans (1981), « Intertextual triptych: reading across *La Bataille de Pharsale*, *La Jalousie* and *À la recherche du temps perdu* », *The Modern Language Review*, n° 76, 1981, p. 839-847.
- (1985): « The Orpheus myth in *Les Géorgiques* », dans Duncan (dir.) 1985, p. 89-99.
- (1988): *Claude Simon and the Transgressions of Modern Art*, New York, Saint Martin’s Press, 1988.
- Brian T. Fitch (1964), « Participe présent et procédés narratifs chez Claude Simon », dans John Herbert Matthews (dir.), *Situation III: un Nouveau roman?*, *La Revue des lettres modernes*, n° 94-99 (1), 1964, p. 199-216.
- John Fletcher (1972), « Érotisme et création, ou la mort en sursis », dans Séguier (dir.) 1972, p. 131-140.
- (1975): *Claude Simon and fiction now*, Londres, Calder & Boyars, 1972.
- (1981a): « Faulkner, *Gulliver*, and the problem of Evil », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 239-247.
- (1981b): « Claude Simon: autobiographie et fiction », *Critique*, n° 414, 1981, p. 1211-1217.
- (1985): « Intertextuality and fictionality: *Les Géorgiques* and *Homage to Catalonia* », dans Duncan (dir.) 1985, p. 100-112.
- John Gilbert (1975), « Langage et histoire chez Claude Simon: d’*Orion aveugle* aux *Corps conducteurs* », dans Graham Falconer et Henri Mitterand (dir.), *La Lecture sociocritique du texte romanesque*, Toronto, Samuel Stevens/Hakkert & Company, 1975, p. 115-125.

- Karen L. Gould (1979), *Claude Simon's Mythic Muse*, Columbia, French Literature Publications, 1979.
- (1981): « The faces of language in *The Grass* », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 72-86.
- Jacques Guicharnaud (1959), « Remembrance of things passing: Claude Simon », *Yale French Studies*, n° 24, 1959, p. 101-108.
- Stephen Heath (1972), « Claude Simon », dans *The Nouveau Roman. A Study in the Practice of Writing*, Philadelphia (Pennsylvania), Temple University Press, 1972, p. 153-178.
- Laure Hesbois (1976), « Qui dit ça? Identification des voix narratives dans *L'Herbe* de Claude Simon », *Revue du Pacifique*, n° 2, 1976, p. 144-159.
- Lynn A. Higgins (1985), « Language, the uncanny, and the shapes of history in Claude Simon's *The Flanders Road* », *Studies in Twentieth Century Literature*, n° 10 (1), 1985, p. 117-140.
- (1987): « Gender and war narrative in *La Route des Flandres* », dans Minich Brewer (dir.) 1987, p. 17-26.
- Josette Hollenbeck (1979), « Claude Simon and the Baroque », *South Atlantic Bulletin*, n° 44 (4), 1979, p. 31-42.
- (1982): *Éléments baroques dans les romans de Claude Simon*, Pensée Universelle, 1982.
- Salvador Jiménez-Fajardo (1975), *Claude Simon*, New York, Twayne, 1975.
- (1981): « Claude Simon and Latin American fiction: some common grounds », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 248-259.
- (1982): « Generative representations in the post-modern fiction of Claude Simon », *Cincinnati Romance Review*, n° 1, 1982, p. 19-27.
- Tobin H. Jones (1981), « *Histoire*: the narrative as a bio-graph », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 105-116.
- Doris Y. Kadish (1979), *Practices of New Novel in Simon's « L'Herbe » and « La Route des Flandres »*, Fredericton, York Press, 1979.
- Lynda Harper Kelly (1978), « Spatial composition and formal harmonies in Claude Simon's *Histoire* », *Modern Language Studies*, n° 9, 1978, p. 73-83.
- (1985): « Claude Simon's *La Route des Flandres*: an experiment in "cubist" fiction », dans Donald W. Tappan et William A. Mould (dir.), *French Studies in Honor of Philip A. Wadsworth*, Birmingham, Summa, 1985, p. 111-121.
- Diane R. Leonard (1976), « Simon's *L'Herbe*: beyond sound and fury », *The French-American Review*, n° 1 (1), 1976, p. 13-30.

- (1983) : « Photographie et littérature: Zola, Barthes, Simon », *Études Françaises*, n° 18 (3), 1983, p. 93-108.
- Morton P. Levitt (1970), « Disillusionment and epiphany: the novels of Claude Simon », *Critique. Studies in Modern Fiction*, n° 12, 1970, p. 43-71.
- (1981) : « Modernist survivor: the later fiction of Claude Simon », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 260-284.
- Joyce Amy Evelyn Loubère (1975), *The Novels of Claude Simon*, Ithaca, Cornell University Press, 1975.
- (1979) : « Views through the screen. In-site in Simon », *Yale French Studies*, n° 57, 1979, p. 36-47.
- (1981a) : « Announcing the world: Signs and images at work in the novels of Claude Simon », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 117-132.
- (1981b) : « The generative function of translation in the novels of Claude Simon », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 184-199.
- Christiane Makward (1974), « Claude Simon: Earth, Death and Eros », dans DuVerlie (dir.) 1974, p. 35-43.
- (1981) : « Aspects of bisexuality in Simon's works », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 219-238.
- Mária Minich Brewer (1982), « An energetics of reading. The intertextual in Claude Simon », *The Romanic Review*, n° 73, 1982, p. 489-504.
- (1985) : « Claude Simon: the critical properties of painting », O'Brien (dir.) 1985, p. 104-109.
- Mária Minich Brewer dir. (1987), *L'Esprit créateur*, n° 27 (4), *Claude Simon*, 1987.
- Armine Kotin Mortimer (1981), « Narrative finality », *Studies in Twentieth Century Literature*, n° 5 (2), 1981, p. 175-195.
- Guy A. Neumann (1983), *Échos et correspondances dans « Triptyque » et « Leçon de choses » de Claude Simon*, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1983.
- (1987) : « Claude Simon et Michelet: exemple d'intertextualité génératrice dans *Les Géorgiques* », *Australian Journal of French Studies*, n° 24 (1), 1987, p. 83-99.
- John O'Brien dir. (1985), *The Review of Contemporary Fiction*, n° 5 (1), *Claude Simon number*, 1985.
- Thomas D. O'Donnel (1978), « Simon's *Leçon de choses*. Myth and ritual displaced », *The International Fiction Review*, n° 5 (2), 1978, p. 134-142.
- Pat O'Kane (1985), « *La Route des Flandres*: the Rout[e] of the Reader? », dans Duncan (dir.) 1985, p. 50-60.

- Mary Orr (1985), « The generative image: an exploration of Claude Simon's *La Chevelure de Bérénice* », dans Duncan (dir.) 1985, p. 131-139.
- Katherine Passias (1985), « Meaning in structure and the structure of meaning in *La Modification* and *La Route des Flandres* », *Studies in Twentieth Century Literature*, n° 9 (2), 1985, p. 323-351.
- Gerald Prince (1988), « How to redo things with words: *La Route des Flandres* », *Modern Language Notes*, n° 103 (4), 1988, p. 776-781.
- Anthony Cheal Pugh (1971), « Claude Simon: the narrator and his double », dans *Directions in the Nouveau Roman (Twentieth Century Studies, n° 6)*, Canterbury, University of Kent press, 1971, p. 30-40.
- (1975): « Invitation à une lecture polyvalente », dans Ricardou (dir.) 1975, p. 387-394.
- (1976): « Du *Tricheur* à *Tryptique* [sic], et inversement », *Études littéraires*, n° 9 (1), 1976, p. 137-160.
- (1982): *Simon: « Histoire »*, Londres, Grant & Cutler, 1982.
- (1985a): « Facing the matter of History: *Les Géorgiques* », dans Duncan (dir.) 1985, p. 113-130.
- (1985b): « From drawing, to painting, to texte: Claude Simon's allegory of representation and reading in the Prologue to *The Georgics* », dans O'Brien (dir.) 1985, p. 56-71.
- (1985c): « Defeat, May 1940: Claude Simon, Marc Bloch, and the writing of disaster », *Forum for Modern Language Studies*, n° 21(1), 1985, p. 59-70.
- (1986): « Claude Simon: Fiction and the question of autobiography », *Romance Studies*, n° 8, *French Autobiography: Texts, Contexts, Poetics*, 1986, p. 81-96.
- Michael Riffaterre (1988), « Orion voyeur: l'écriture intertextuelle de Claude Simon », *Modern Language Notes*, n° 103 (4), 1988, p. 711-735.
- Michelle Rogers (1985), « Fonction des quatre photographies publiées dans l'*Orion aveugle* de Claude Simon », *French Review*, n° 59 (1), 1985, p. 74-83.
- Leon S. Roudiez (1985), « History and fiction in Claude Simon's novels », dans O'Brien (dir.) 1985, p. 47-55.
- Ralph Sarkonak (1986a), *Claude Simon: les carrefours du texte*, Toronto, Paratexte, 1986.
- (1986b): « Towards a Simonian mimetics », dans Oppenheim (dir.) 1986, p. 87-103.
- Dina Sherzer (1987), « *Les Géorgiques*: langage et fiction », dans Minich Brewer (dir.) 1987, p. 72-79.

- Maxim Silverman (1985), « Fiction as process: the later novels of Claude Simon », dans Duncan (dir.) 1985, p. 61-74.
- John K. Simon (1965), « Perception and metaphor in the new novel. Notes on Robbe-Grillet, Claude Simon and Butor », *Tri-Quarterly*, n° 4, 1965, p. 153-182.
- Robert L. Sims (1975), « L'influence du cinéma et ses techniques sur quelques romans de Claude Simon », *Bonnes Feuilles*, n° 5 (1), 1975, p. 33-46.
- (1983): « Claude Simon's bricolage technique in *La Route des Flandres*, *Le Palace* and *Histoire* », *Degré Second*, n° 7, 1983, p. 81-108.
- Philip H. Solomon (1972), « Claude Simon's *La Route des Flandres*. A horse of a different colour? », *Australian Journal of French Studies*, n° 9, p. 190-201.
- (1981): « Life's illusions: patterns of initiation in *Le Sacre du printemps* », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 57-71.
- Joan C. Stevens (1975), « L'évolution des images entre *L'Herbe* et *Les Corps conducteurs* », dans Ricardou (dir.) 1975, p. 375-382.
- Neane Storrs (1983), *Liquid: a source of meaning and structure in Claude Simon's « La Bataille de Pharsale »*, Berne/New York, Peter Lang, 1983.
- John Sturrock (1969), « Claude Simon », dans *The French New Novel: Claude Simon, Michel Butor, Alain Robbe-Grillet*, Londres, Oxford University Press, 1969, p. 43-103.
- Stuart W. Sykes (1973), « Mise en abyme in the novels of Claude Simon », *French Modern Language Studies*, n° 4, 1973, p. 333-345.
- (1975): « La matérialisation dans *Le Palace* », dans Ricardou (dir.) 1975, p. 382-387.
- (1976): « Claude Simon: visions of life in microcosm », *The Modern Language Review*, 1976, p. 42-50.
- (1978): « Ternary form in three novels by Claude Simon », *Symposium*, n° 32, 1978, p. 25-40.
- (1979a): *Les Romans de Claude Simon*, Minuit, 1979.
- (1979b): « The Novel as conjuration. *Absalom* and *La Route des Flandres* », *Revue de Littérature Comparée*, 1979, p. 348-357.
- (1983): « *Les Géorgiques*, “une reconversion totale”? », *Romance Studies*, n° 2, 1983, p. 80-89.
- (1985): « “Parmi les aveugles le borgne est roi”. A personal survey of Simon criticism », dans Duncan (dir.) 1985, p. 140-153.

- Elizabeth Weed (1981), « A rereading of Claude Simon's *Le Tricheur* », dans Birn et Gould (dir.) 1981, p. 39-56.
- Arnold Weinstein (1974), « Alienated vision. Proust, Borges, Simon and Robbe-Grillet », dans *Vision and Response in Modern Fiction*, Ithaca, Cornell University Press, 1974, p. 215-256.
- Winifred Woodhull (1987), « Reading Claude Simon : Gender, ideology, representation », dans Minich Brewer (dir.) 1987, p. 5-16.

4.4. Autres ouvrages

- Gérard Berthomieu (2013), « Sur une figure critique du roman. La liste des lieux-dits dans *La Route des Flandres* de Claude Simon », dans Sophie Milcent-Lawson et alii (dir.), *Liste et effet liste en littérature*, Classiques Garnier, 2013, p. 73-96.
- Michel Bertrand dir. (2013), *Dictionnaire Claude Simon*, Champion, 2013.
- Jacques Derrida (1967), *L'Écriture et la différence*, Le Seuil, 1967.
— (1972) : *La Dissémination*, Seuil, 1972.
- Nelson Goodman (1968), *Languages of Art. An Approach to a Theory of Symbols*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1968.
- Ihab Hassan (1987) : « Pluralism in postmodern perspective », dans Douwe W. Fokkema et Matei Calinescu (dir.), *Exploring Postmodernism*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins, 1987, p. 17-39.
- Heidegger, Martin (1964), *L'Être et le Temps* (tr. R. Boehm et A. de Waelhens), Gallimard, 1962.
- Claude Lévi-Strauss (1962), *La Pensée sauvage*, Plon, 1962.
- Brian McHale (1987), *Postmodernist Fiction*, New York/Londres, Methuen, 1987.
- Maurice Merleau-Ponty (1996), *Notes de cours 1959-1961*, Gallimard, 1996.
- Lois Oppenheim dir. (1986), *Three Decades of the French New Novel*, Urbana, University of Illinois Press, 1986.
- Julien Piat (2005), « Conscience phrastique et faits de prédication : l'illisible linguistique dans le Nouveau Roman », dans Claire Badiou-Monferran et alii (dir.), *La Langue, le style, le sens : études offertes à Anne-Marie Garagnon*, L'Improviste, 2005, p. 203-214.
- Catherine Rannoux (1997), *L'Écriture du labyrinthe : Claude Simon*, « *La Route des Flandres* », Orléans, Paradigme, 1997.
- Jean Ricardou (1967), *Problèmes du nouveau roman*, Le Seuil, 1967.
— (1971) : *Pour une théorie du Nouveau Roman*, Le Seuil, 1971.
— (1978) : *Nouveaux problèmes du roman*, Le Seuil, 1978.

- Jean Ricardou et Françoise Van Rossum-Guyon dir. (1972a), *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui*, t. I, *Problèmes généraux*, UGÉ, 1972.
- (1972b) : *Nouveau Roman : hier, aujourd'hui*, t. II, *Pratiques*, UGÉ, 1972.
- Jean Ricardou dir. (1975), *Claude Simon : Analyse, théorie*. UGÉ, 1975.
- Michael Riffaterre (1983), *Sémiotique de la poésie* (tr. J.-J. Thomas), Le Seuil, 1983.
- Marie-Albane Rioux-Watine (2007), *La Voix et la frontière. Sur Claude Simon*, Paris, Champion, 2007.
- Ralph Sarkonak dir. (2005), *Claude Simon 4. Le (dé)goût de l'archive*. Paris/Caen, Minard, « La Revue des Lettres Modernes », 2005.
- Jean-Paul Sartre (1947), *Situations I*. Gallimard, 1947.
- Marcel Séguier dir. (1972), *Entretiens*, n° 31, *Claude Simon*, Rodez, Subervie, 1972.
- Françoise Van Rossum-Guyon (1972), « Conclusion et perspectives », dans Ricardou et Van Rossum-Guyon (dir.) 1972a, p. 399-415 (suivi d'une discussion, p. 416-426).
- Ilias Yocaris (2002), *L'Impossible totalité. Une étude de la complexité dans l'œuvre de Claude Simon*, Toronto, Paratexte, 2002.
- (2005) : « Sous le pagne de Jésus. Note sur la référence infratextuelle dans *Histoire* », dans Sarkonak (dir.) 2005, p. 195-215.
- (2008) : « Vers un nouveau langage romanesque : le collage citationnel dans *La Bataille de Pharsale* de Claude Simon », *Revue Romane*, n° 43 (2), 2008, p. 303-327.
- (2013a) : Notice « Discohérence », dans Bertrand (dir.) 2013, p. 283-289.
- (2013b) : Notice « *La Route des Flandres* », dans Bertrand (dir.) 2013, p. 559-567.
- (2013c) : Notice « Référence », dans Bertrand (dir.) 2013, p. 901-909.
- Ilias Yocaris et David Zemmour (2010), « Vers une écriture rhizomatique : style et syntaxe dans *La Bataille de Pharsale* », *Semiotica*, n° 181, 2010, p. 283-312.
- (2013) : « Qu'est-ce qu'une fiction cubiste ? La "construction textuelle du point de vue" dans *L'Herbe* et *La Route des Flandres* », *Semiotica*, n° 195, 2013, p. 1-44.
- David Zemmour (2005), « Présence stylistique de Faulkner dans les romans de Claude Simon », dans Sarkonak (dir.) 2005, p. 175-193.
- (2008) : *Une syntaxe du sensible : Claude Simon et l'écriture de la perception*, PUPS, 2008.